

# Recueil de textes

RICOCHETS

2016



# AUTOUR DE GROS BETA

Bernard Amade

La navette n'a pas de hublots.

Tout ce que je vois m'est affiché grâce aux caméras et aux différentes sortes de radars extérieurs.

J'ai l'impression de flotter : je suis suspendu à mon harnais et je vois au-dessus, au-dessous et sur tous les côtés une projection de l'environnement.

Il y a bien sûr des fausses couleurs : les radars qui analysent les violents courants atmosphériques me les représentent comme des gerbes avec des tonalités variées. Les nébulosités me cachent en réalité le sol mais il m'est reconstitué en image avec des courbes de niveau et tout et tout.

Même à très très haute altitude les courants ascendants sont violents et la limite de l'atmosphère est difficile à cerner.

Bien sûr les ordinateurs vont m'aider mais en fin de compte c'est moi qui prends les décisions de pilotage. La navette n'est pas très maniable : pour résister à la chaleur de la pénétration dans l'atmosphère les ailerons de direction sont limités.

Si l'angle d'attaque de l'atmosphère est trop marqué je ne pourrai pas relever l'engin et il va se consumer comme une météorite ; s'il est trop faible je vais rebondir et manquer ma cible.

De toute façon ça va chauffer !

Je sue déjà... mais c'est de concentration !

Le geyser de couleurs reconstituées, là devant moi, il va falloir que je l'apprivoise si je veux pouvoir ensuite glisser vers « Point A » à la surface.

Ça y est, ça secoue... Mes mains, mon corps, ma voix manipulent les commandes de pilotage du mieux que je peux. Ça tape ! Une fois, deux fois, trois fois etc. On rebondit à chaque fois ! Je pousse un grand « Yahououououou ! ».

La voix de la Cheffe paraît susurrer doucement à mon oreille :

– Alors Kir ! On s’amuse ?

– Ah Cheffe ! Ça me rappelle trop les attractions foraines de mon enfance !

– Eh bien tu vas pouvoir t’amuser... maintenant que tu as loupé Point A il faut tenter Plan B !

Domage j’aimais bien Point A... Je suis moins chaud pour le site Plan B !

Notre terre natale et notre soleil sont bien loin. Le soleil au-dessus de nous c’est Beta Pictoris : ce monstre est surnommé « Gros Beta » et pourtant il faut s’en méfier. Du coup la planète en dessous est affectueusement surnommée la « Grosse Bertha » !

C’est une super-terre rocheuse : ce qui nous a attirés vers elle c’est une atmosphère d’une composition qui serait respirable pour l’homme. Sauf que, sauf que... la pression atmosphérique à la surface est trop forte... mais il reste quelques espoirs d’établissement : dans les régions équatoriales dans de très hautes montagnes l’homme pourrait, peut-être, s’implanter.

Point A est une très haute vallée qui semble aride : ici les drôles d’algues terrestres géantes qui constituent le vivant des basses terres n’ont pas un environnement favorable. Il est toujours sage d’éviter des contacts prématurés avec un vivant exotique.

Mais, de toute façon, notre premier objectif est de poser du matériel : pour les hommes on verra plus tard.

Plan B est un haut plateau balayé par les vents... A priori j'aime moins !

Bon quand il faut...

D'abord traverser le cône d'ombre de la planète.

Puis approcher de la zone de pénombre où se trouve notre objectif.

Les turbulences au-dessus du massif de Plan B apparaissent sur mes écrans...

Tout va trop vite : même les ordinateurs d'aide au pilotage y perdent leur latin (enfin le latin de leur programmation !).

La navette subit une série de vrilles impressionnantes, je fais plusieurs cabrioles dans mon harnais et je suis sonné. On rebondit une fois, deux fois et encore et encore.

Là je ris moins.

– Encore manqué, me fait la voix de la Cheffe.

– Quand je dis que je sens mal l'approche de Plan B... je déconnecte, on refait un tour et j'essaye à nouveau Point A !

Les rayons de Gros Beta sont loin d'être tous bénéfiques. Le long de la face exposée au soleil il faut se faire tout petit : on protège le matériel et on attend de revenir vers la pénombre.

Suite aux aventures autour de Plan B l'approche de Point A va se faire selon un angle différent.

J'essaye de me faufiler...

Les images sont menaçantes... Je fonce dans une purée de pois virtuelle tant les représentations des courants s'entrecroisent.

Ça secoue, je rebondis, je rebondis encore... un courant traître nous renverse puis nous rabat violemment vers le bas.

Rien de va plus : l'angle de pénétration dans l'atmosphère est trop fort et il n'y a plus moyen de corriger la trajectoire.

Ça chauffe, ça chauffe... la navette va fondre... Si les « algues » en bas ont des yeux elles vont voir un beau feu d'artifice !

Tout est rouge et le dernier bruit que je capte est une espèce de friture émise par les bords d'attaque et qui se transmet à toute la structure.

C'est la fin !

#

– Kir, Kir, ça va ? Ma Cheffe me secoue l'épaule...

– Horrible ! Ce pilotage à distance reproduit si bien les sensations que je me suis senti mourir... Terrible !

– Encore une navette de grillée ! Bon, tu fais comme les chats : tu as droit à plusieurs vies !

– Franchement je n'irai pas jusqu'à sept : je déteste le gaspillage des navettes lancées depuis notre vaisseau mère !

Je crois que je réussirai à poser ce fichu matériel au prochain coup ! Les ricochets c'est amusant mais je n'ai pas fait tout ce chemin pour me rappeler des fêtes foraines : Grosse Bertha je te veux !

# PENSÉES EN RICOCHETS

Lydie Anglade

Elle les regarde glisser, défiler, onduler, en espérant les voir s'échouer sur les parois des rochers en de jolis ricochets.

Insidieuses, elles se déchaînent dans un jeu. Elle, prisonnière est enchaînée à un pieu, se demandant, à quel moment, ces importunes, salueront leur absence opportune en de jolis ricochets.

Elles abondent, jouissent de leur présence, se délectent de leur puissance,

Que ne donnerait-elle, un peu, si peu pour qu'elles fassent une belle révérence !

Ah ! Les coquines, pour qui se prennent-elles ?

Nimbée d'une lueur bienveillante, elle s'engage à les contempler sans s'y accrocher, espérant, qu'elles perdent de leur superbe, en s'éloignant en de jolis ricochets.

# RICOCHETS

Geneviève Anne

Hep ! Psitt ! ...Toi, oui toi, mon lecteur... Viens, suis-moi, je t'emmène au bord de la Garonne. Aucun orage ne l'a gonflée ces jours-ci. Elle s'étire paresseusement comme une femme lascive dans son lit.

Je suis là, sur cette grève, tu me vois ?... Oui, le petit, arrondi, oh un ovale très imparfait mais tu vois : je tiens parfaitement entre ton pouce et ton index replié. Le majeur me maintient bien en place dessous... Un grand balancement du bras d'arrière en avant, et : un, deux, trois, quatre ricochets sur le miroir de l'eau !

Mon pauvre ami ! Te voilà pris d'une « ricochette aiguë » ! Tu n'as plus qu'une envie : trouver un autre galet, puis un autre... jusqu'à épuisement de ton bras fatigué !

Moins fructueux que le geste auguste du semeur, le geste répétitif du ricocheur au bord de l'eau n'en reste pas moins agréable au regard... Loin des pêcheurs bien sûr ! Mais qui nous dit que ceux-ci, de temps en temps, ne s'accordent pas un petit intermède pour faire ricocher un galet blanc ou rose ??... Allez, on recommence ???



# S'INDIGNER EST À LA MODE DE POUVOIRS EN FRICHES

Jacques Arnault

Des idées, les mots en font la trame en ricochets. Il en résulte que l'intelligence et la sottise se font grandement concurrence dans le cours d'émissions d'idées fortes ou de propos tenus les plus farfelus. Des plus légers aux plus profonds, ils ont pour vocation de se faire entendre pour être compris, partagés, voire combattus. Certains seront susceptibles d'en engendrer de nouveaux plus élaborés ou susciter des contradictions sujettes, par ricochets, aux plus larges interprétations. D'autres seront promis à de grandes promenades sur les ondes pouvant toucher des fonds d'oreilles réceptives pour, au-delà des frontières, les véhiculer par ricochets jusqu'à faire le tour de notre planète. Sous la forme de pamphlets, certains seront révolutionnaires, tourmentants, pour générer le plus souvent des réactions nocives vouées à semer le trouble dans les esprits les moins éclairés, sans nul bénéfice pour personne. Dans notre monde, aujourd'hui, au plan de l'information, bien des cervelles sont malléabilisées par des doctrines politiques, formatées par des religions terre à terre préférant les ukases du politiquement correct, se tenant prêtes, par ricochets, à s'enflammer au moindre prétexte par un effet de boomerang.

Savoir cibler son propos sur un objectif limité plutôt que sur un ensemble de considérations générales, au plan pratique est essentiel. L'ignorer, c'est faire le vœu pieux d'un honnête homme qui au soir de sa vie voudrait faire d'un seul coup de sa plume une baguette magique en mesure d'éradiquer toutes les misères de notre monde pour partir l'âme en paix. Comme elles sont intemporelles, récurrentes, les révolutions sporadiques qu'elles suscitent dans leurs vaines tentatives d'y remédier ont encore de beaux jours devant elles pour donner à chacun d'entre

nous mille occasions de s'indigner. Pour bon nombre de gens, fans de politique spectacle, c'est un passe-temps dont on ne saurait se priver pour ne plus rien avoir à dire, par ricochets, pour rebondir.

# RICOCHETS



Monique Arragon

Je partageais un jour le silence de Dieu, assise sur un banc, le vent soufflait un peu. Un nid se balançait en haut d'un peuplier. Les feuilles recouvraient sa présence secrète. L'hôte était absent. Et la joie éclata sur mon cœur, sur mon âme. Tomba, agitant fort le café de ma tasse. Se réveilla en moi, le bonheur de l'enfance... celui des ricochets.

Faire des ricochets n'est pas chose facile et l'acte est important. (« Ose ton geste », me répétait la voix.) Après avoir choisi le caillou patiemment, le caresser longtemps. Le sentir, le lisser, repérer sa cambrure. Ouvrir la paume, l'y poser maintenant ; puis refermer les doigts. Signer son intention. Bien souffler sur la main. Le souffle est vivifiant, puisqu'il propulsera le projectile aimant. Attendre que l'eau vive calme ses émotions. Aucune trace donc sur la surface lisse. Compter jusqu'à trois et lancer prestement.

La pierre était jetée, comme un sort, anathème. Obliquement, bien sûr. (Règle toujours la même.) Et les rides de l'eau allaient s'élargissant car l'intériorité y traçait son présent. La pierre, auteur du trouble, impassible, modeste... en point d'orgue évident de ronds étincelants, agissait en silence. Le centre était puissant, les rebonds abondants.

Non, ce n'est pas possible. Le trésor a coulé pesamment vers l'abîme. Je plongeai à mon tour, ne pouvant accepter de voir tous mes efforts, en néant s'envoler. J'espérais un ovale ou un cercle parfait. La divine auréole de l'ange Ricochet. Mais la boue provoqua un remous presque un doute. Et ma vue se troubla, comme se troubla l'eau. Le premier cercle émis devint vert tout de suite. Les suivants arrivèrent, sans couleurs, anonymes, allèrent éclater



sur les bords, sur les rives, pour disparaître enfin, comme font les  
jardins, à l'aube, sous la brume.

**Et le point lumineux, au centre de la croix,**

**Comme une cible bleue**

**Tiens, le caillou est là.**



## Atelier d'écriture aux Sénoriales, Salies-du-Salat

Après une séance de « remue-méninges », où nous avons fait une liste de tout ce à quoi nous faisait penser le mot « ricochets », la consigne était de composer un texte libre avec les mots de la liste.

Liste : « Toc, poc, floc, bruits, cris, écho, mer, rivière, mare, lac, étang, onde, pluie, grêle, glisser, sauter, rebondir, couler, bond, saut, rond, galet, pierre, circulaire, balles, boules, détour, indirect. »

### Renée D.

Après un détour de ma route, je m'assieds au bord de la rivière. Toc, poc, floc, j'écoute en écho les bruits de l'eau qui bondit sur les galets en petits sauts et rebondit en pluie sur les rochers, quand soudain, un nuage de grêle aux grêlons gros comme des balles et même des boules, s'abat sur l'onde pour rebondir et sauter indirectement en ricochets.

### Guig D.

Dans mon enfance, en me promenant au bord de l'étang j'entendais des bruits : « Toc, poc, floc », comme des galets faisant des ricochets sur l'eau.

Après plusieurs bonds, ces pierres plates rebondissaient comme une pluie de grêle sur le lac.

Atelier d'écriture aux Sénoriales, Salies-du-Salat

Nicole L.

Un jour de pluie

Au détour d'un lac

Le bruit

Floc, toc

Des ricochets...

Au fil de l'eau

L'écho

Des pierres

Et des galets

Ricochets ?...

L'eau glisse

Des cris

Des bonds

Des balles

Ricochets !...

## Atelier d'écriture aux Sénoriales, Salies-du-Salat

Durant un autre atelier d'écriture sur le thème de « Ricochets », la consigne était d'imiter les Haïkus japonais.

Patricia M.

Entre les pétales délicats des coquelicots

Ricochait

Le sang de la jeunesse.

Après d'une muraille détruite

Un enfant seul

Écoute rebondir l'angoisse de la perte

Les montagnes sombres entendaient

Les derniers ricochets

Du tambour indigène.



## Atelier d'écriture de l'Afidel

Abadan Roumagnac - Turkmenistan - 23 mai 2016

Je suis venue en France avec ma fille le 21 janvier 2016.

Au bout de trois mois, elle a donné naissance à un garçon, c'était le 21 avril.

L'anniversaire de mon mari est le 21 mars et ma belle-mère est morte le 21 février 2016.

Le chiffre 21 est important dans ma vie ; c'est comme un ricochet...



## COCHE ET RIS !

Chantal Béréziat



Tu coches, tu ris,

Tu ris, tu coches et...

Tu apprends le crochet.

Mais l'homme avec qui tu vis,

Lui ne rit pas,

Car tu vis à ses crochets...

Lorsque tu auras compris

Qu'une Blanche vaut deux Noires,





## Atelier d'écriture de l'Afidel

Et qu'une Noire vaut deux croches,  
Tu auras moins envie de rire...

Chez toi on mange du riz  
Et les enfants voudraient bien  
Pouvoir faire des ricochets.  
Mais l'eau a déserté ton pays

Alors toi tu es partie  
Pour tenter ta chance ici,  
Là où l'eau se prête encore  
Aux jeux des petits.

Daniel Tampère - France - 7 juillet 2016  
Salarié des Jardins du Comminges

Pendant mon service militaire, j'étais un peu embêté au début, car cela me faisait perdre un an de travail ; mais pendant mes deux mois de classes à Metz, j'ai amélioré ce que j'avais pratiqué dans le civil au niveau de l'hôtellerie.

Plus tard, cela m'a aidé car je me suis retrouvé dans les mess d'officiers pendant tout le reste de mon service militaire.

Par la suite, cela m'a aussi beaucoup aidé dans ma vie civile : j'ai gardé le meilleur de tout ce que j'avais fait à l'armée et j'ai



## Atelier d'écriture de l'Afidel

pu rebondir dans ma vie professionnelle, grâce à cette expérience très bonne et inoubliable.

### Jeanette Teurlay - États-Unis - 23 mai 2016

J'ai commencé à monter à cheval la première fois quand j'avais cinq ans et j'ai continué jusqu'à l'âge de douze ans. Un jour, mon cheval m'a jetée par terre et j'ai été traumatisée.

Aujourd'hui je suis mariée avec un Français qui a trois chevaux. Au début, j'ai pensé que c'était une parfaite occasion de dépasser ma peur des chevaux, mais un cheval sent la peur du cavalier et peut mal réagir... Ainsi le cycle a recommencé pour moi. Je sais que ces chevaux ne sont pas les mêmes que celui de mes douze ans, mais la peur est toujours là, dans ma tête.

Par ricochet, mon expérience d'enfant m'empêche d'avoir une relation positive avec mes chevaux aujourd'hui...

### Jérémy Toulean - France - 7 juillet 2016

Salarié des Jardins du Comminges

« Toi petit caillou, légèrement bombé sur le dessus et plat en dessous,

Toi petit caillou qui prendras ton envol avec la force de mon poignet,

Dis-moi petit caillou, j'ai un service à te demander : je dois



## Atelier d'écriture de l'Afidel

m'entraîner à faire des ricochets dans l'eau, pourrais-tu m'aider ? »

Le petit caillou répondit :

« Oui, avec plaisir ! Je t'aiderai à faire des ricochets dans l'eau, mais avant, il faut que je te dise que ce n'est pas si facile de me faire rebondir sur l'eau... »

Je répondis avec beaucoup d'assurance :

« Ah oui tiens donc ! Peux-tu me dire comment je dois m'y prendre pour faire le plus de ricochets dans l'eau ? »

Le petit caillou me répondit :

« Pour commencer, faire des ricochets est un jeu d'adresse ; que faut-il pour jouer à ce jeu ?

1- il faut un ou plusieurs cailloux plus ou moins plats ;

2- il faut un étang ou un fleuve.

À partir de là, on peut commencer à jouer, il n'y a pas de limite pour le nombre de joueurs. Le jeu est simple : le but est de faire un maximum de rebonds avec le caillou en le lançant le plus fort et le plus bas possible à la surface de l'eau, et de compter le nombre de rebonds. Celui qui en fera le plus aura gagné. »

Joël Molins - France - 7 juillet 2016

Salarié des Jardins du Comminges

Faire des ricochets est un jeu que l'on m'a appris quand j'étais petit. Il s'agissait de prendre une pierre très plate, de la lancer à la surface de l'eau, et de lui faire faire le plus de rebonds possible. Il fallait avoir une très bonne technique pour lancer cette pierre et la faire rebondir sur l'eau.

## Atelier d'écriture de l'Afidel

Par la suite, nous avons souvent joué à ce jeu avec les copains. Une compétition s'est installée entre nous, c'était à celui qui ferait faire au caillou le plus de rebonds possible. Je garde un très bon souvenir de ce jeu et des délires que j'ai pu avoir avec mes copains.

Aujourd'hui, il m'arrive parfois d'y jouer encore.

Les ricochets, c'est comme la vie : elle est souvent faite de rebondissements et ma vie n'en a pas manqué !

Pour avancer dans la vie, il faut savoir rebondir...

Moi, mon record est de 9 rebonds, mais je me souviens que dans ma jeunesse, mes copains en faisaient facilement entre 10 et 15. Ce sont de chouettes souvenirs...

## Melissa Lee - Australie - 23 mai 2016

J'ai eu beaucoup de ricochets dans ma vie depuis que je suis arrivée en France, notamment parce que je ne parle pas bien le français.

C'est déjà assez compliqué pendant une journée normale, mais quand je suis fatiguée, c'est encore plus difficile !

Aujourd'hui est un exemple typique de ricochet : après un week-end très occupé, une mauvaise nuit, et trois heures de cours de français, je suis allée déjeuner avec une camarade du cours, et comme j'étais trop fatiguée pour comprendre le menu du restaurant, par facilité, j'ai commandé le plat du jour. Maintenant j'ai mal au ventre !



## Atelier d'écriture de l'Afidel

Nathalie Nognes - France - 7 juillet 2016  
Salarié des Jardins du Comminges

Pendant mon adolescence, un jour d'été, je jouais avec mon cousin à faire des ricochets au bord de la rivière, à côté de ma maison. Mon cousin s'amusait à faire rebondir les cailloux, quand soudain l'un d'eux a fait plusieurs rebonds sur l'eau et a atterri de l'autre côté de la rivière, là où je me trouvais ; je l'ai pris en pleine figure ! J'avais le visage marqué et je pleurais, mais lui, il riait !

Le lendemain, quand on est retournés à l'école, la maîtresse a appris cette histoire et a puni mon cousin pour m'avoir jeté le caillou à la figure. Quant à moi, j'étais contente qu'il soit puni...

C'est un bon souvenir malgré tout, et quand je vois mes enfants jouer à faire des ricochets, je pense à mon enfance qui reste gravée dans ma mémoire.

Nourredine Hamaizi - Algérie - 7 juillet 2016  
Salarié des Jardins du Comminges

Quand j'étais petit, je jouais avec mes amis au bord d'un lac en Algérie : on ramassait des cailloux plats et on faisait des ricochets. J'arrivais à faire six ricochets. J'étais bon à ce jeu, souvent j'étais le meilleur !





## Atelier d'écriture de l'Afidel

Тһаһа Киһн - Indonésie - 23 mai 2016

Dans mon pays, pendant dix ans, les ouvriers ont organisé des manifestations. Chaque année, ils demandaient au gouvernement d'augmenter le salaire minimum. Souvent ils faisaient des actions radicales : ils bloquaient les autoroutes, allumaient des feux sur les routes principales, etc. Des milliers de personnes manifestaient ; elles venaient de Djakarta, et aussi d'une autre ville.

Les cinq dernières années, notre gouvernement a toujours accordé aux salariés ce qu'ils demandaient. Mais maintenant beaucoup d'usines ont fermé à cause de leur mauvaise situation, les ventes ne pouvant plus couvrir le coût de la production à cause de l'augmentation des salaires...

Actuellement il y a beaucoup de chômage dans mon pays, à cause des fermetures d'usines. Et par ricochet, la situation économique de l'Indonésie est affectée...



Atelier d'écriture Les mots pour le dire

## À PROPOS D'ÉRIC FAUCHET

Jacques Garnier

Vous l'avez bien connu, n'est-ce pas ?

Alors, n'allez pas me contredire :

Il n'a jamais été qu'un triste sire

Dont la vie n'a révélé que son trépas ;

Ce pauvre Fauchet n'a pas réussi grand-chose.

À sa naissance, il était déjà vieux,

Tant il était fripé, tout morose,

Aux vagissements rocailleux.

Il a vite bâclé son enfance.

En fond de classe, il faisait l'idiot,

Singeant le maître et jouant les échos ;

Pourtant, il a rarement fait pénitence.

Agile comme un chat, retombant sur ses pieds,

Il savait ricocher comme une pierre,

En démontrant tout et son contraire,

Cultivant l'art du contre-pied.

Atelier d'écriture Les mots pour le dire

« Rien dans les mains, rien dans les poches »,  
Bramait-il en se frappant le front.  
Ses potes l'avaient baptisé « La Ricoche » ;  
Il était devenu expert en rebonds,  
En s'étant pris de passion pour ce qui roule,  
Vole et change de cap avec éclat.  
Il excellait au billard, aux boules  
Ou au lancer de galets plats.

Par une belle journée sereine,  
Il s'est offert un ultime voyage.  
Il entreprit de pagayer en Seine,  
Lâchant des bordées de ronds dans son sillage.  
Tout comme Jésus, il voulait marcher sur l'eau !  
Hélas ! En descendant de son youyou,  
Le prodige lui ayant fait défaut,  
Il a coulé tel un caillou.



## LE RICOCHET

Maguy Duqueker

L'enfant est né, c'est le printemps, le ciel est bleu, les blés sont dorés, seulement voilà !

Déjà les parents se séparent, ils sont trop jeunes, ne mesurent pas leur responsabilité ; ils se sont trompés, ils réagissent mal, veulent se venger : sans arme, sans moyens. Ils ont cependant leur jeunesse, leurs espoirs, d'autres envies, mais l'enfant reste et restera le témoin de leur erreur.

C'est ainsi que commencera une petite enfance faite de situations par « ricochets ».

Ce mot souvent utilisé pour décrire un jeu au bord de l'eau peut être utilisé dans bien d'autres situations : inattendues, avantageuses ou pas.

La voiture qui a renversé ma bicyclette s'est arrêtée : le chauffeur très aimable m'a ramenée vers le village avec mon vélo cassé.

Ou alors :

Le chauffeur était un mécréant et m'a importunée.

Comment savoir quand on se trouve dans l'urgence ?

Les ricochets sont faits de plusieurs rebonds instantanés. Nous ne pouvons ni réfléchir, ni tester, il faut décider, tout de suite, garder ou rejeter ; attention, ne pas rejeter trop tôt mais le choix est quelque fois cornélien.

## Atelier d'écriture Les mots pour le dire

Un jour, j'ai demandé à mon amie Anne-Marie : « Comment as-tu rencontré ton Jacques ? » « Par ricochet, me dit-elle. Je suis allée danser avec ma cousine. Un grand garçon s'est approché et l'a invitée mais elle tenait à la main son soulier qui venait de se casser. Alors, ce garçon m'a invitée ! Moi. Et c'est ainsi qu'a commencé notre longue histoire. »

Là ne sont que des ricochets au sens figuré qui nous éloignent du romantisme de la promenade au bord de l'eau où les garçons semblent plus doués que les filles pour démontrer leur adresse et affirmer leur apprentissage de la séduction.

Atelier d'écriture Les mots pour le dire

## RICOCHETS

Liliane Plagnes

Manon, mon amie, m'a lancé  
Une phrase, belle et magique.  
Ces mots simples, des ricochets  
Vont me troubler, c'est tragique.

Je ne pouvais rien refuser  
À toutes ces dames âgées  
À ces papys abandonnés  
À ces jeunes déracinés  
À ces regards qui quémendaient  
Un conseil, un aparté

J'étais heureuse auprès d'eux  
Mon cœur souffrait, ému, triste.  
Les larmes inondaient mes yeux.  
La vie m'avait rendue altruiste.

Ces « ric-ricochets » de Manon  
Là, bien à l'abri, les voici :  
« Il faut savoir dire un vrai non  
Pour pouvoir dire de vrais oui.



Atelier d'écriture Les mots pour le dire

## IL EST UN LIEU MAGIQUE

Lily Bilbao Perotto

Il est un lieu magique au tout début des Causses de Blandas, une vieille bâtisse de pierre accrochée à la colline. Les ans ont façonné dans la roche grise les escaliers qui grimpent vers le chemin de terre au milieu des buis et des asphodèles, pour rejoindre la croix, tout en haut.

Au pied de la bâtisse, un cerisier majestueux étend ses branches au-dessus des tables de bois où les hôtes prennent leur repas et l'air résonne alors du son des conversations animées et des éclats de rire communicatifs. Le marronnier d'à côté, tout aussi majestueux, en est presque jaloux. Ces deux-là, à force d'étendre leurs branches finiront bien par se rejoindre !...

Plus loin, est nichée une lavogne, cuvette creusée dans la roche pour recueillir les eaux de pluie et abreuver les moutons. Détournée de son utilité première, elle est maintenant occupée par de nombreux poissons rouges. Ils se cachent parfois sous les nénuphars foisonnant dont les fleurs divines ouvrent leur corolle en signe de bienvenue.

Elle aime s'asseoir sur le banc de bois pour goûter à la sérénité du lieu. Elle se laisse bercer par la petite cascade qui rafraîchit la lavogne et par le chant des cigales cachées sur les troncs des arbres séculaires, concert envoûtant auquel se mêlent les multiples oiseaux.

Le soir, à la fraîche, elle grimpe sur la colline et domine le Causse magnifique. Les sonnailles des troupeaux qui rentrent à la bergerie accompagnent le coucher du soleil. Il darde ses derniers rayons sur les pierres de la bâtisse qui s'illumine alors d'une





## Atelier d'écriture Les mots pour le dire

lumière dorée, prémices d'une douce nuit ; peu à peu les étoiles scintillent au milieu de la voie lactée, invitation à un voyage sidéral et onirique.

Cela fait sept ans maintenant qu'elle vient se ressourcer en ce lieu chargé d'énergie et empreint de sérénité.

Sept ans, sept points, sept impacts... comme les ricochets du caillou sur la rivière. Chaque cercle concentrique représente sa vie et tous ses aléas qui l'encerclent, l'enserrent, s'agrandissent, s'éloignent. Comme le caillou, sa vie rebondit pour former d'autres cercles. Un jour, comme lui, elle finira par tomber au fond de la rivière...

Mais elle ne s'en inquiète pas, avant que cela n'arrive, il y aura encore beaucoup de ricochets dans la rivière de sa vie...



Atelier d'écriture Les mots pour le dire

## RICOCHETS

Yves Plagnes

Violon de discorde, Jane a raté ses croches.  
Sur l'eau, fier, insolent, le gros caillou filoche.  
Sautent, sautent croches, le tempo, en désordre.  
Saute, saute caillou, que loin, l'onde te porte.

S'égrènent les années, s'enroulent les saisons.  
Siffle et souffle le vent, prête est la fenaison.  
Sautent, sautent les ans, s'envole et court le temps.  
Pressent, pressent faneurs, demain sera l'Autan.

Ohé, eho, écho, est-ce un chant, est-ce un cri ?  
Des mots, toujours des mots, des redites, des bruits.  
Saute, saute écho de collines en coteaux  
Volent, volent les mots au-dessus des roseaux.

Cocher, sur ton coche, tinte, tinte la cloche.  
Gronde, gronde l'orage, un abri, là, tout proche.  
Saute, saute cocher, ce soir, tu vas danser.  
Tombe, tombe la pluie, fleurissent les bleuets.

Ricochent les pensées, ricochent les idées...  
L'enfant au bord de l'eau vient de se réveiller.

# RICOCHETS

Camille Barthélemy Staménoff

Le seul moment où nous avons la liberté de lancer des cailloux,

C'était sur la rivière, au bord de mon village. Nous étions en vacances ...

Les gens nous accordaient confiance, nous n'étions pas voyous...

Il fallait un savoir pour mesurer notre art parce que les pierres coulent...

Nous les choissions douces, plates, rondes avant de commencer

Alors, comme au théâtre, nous répétions la première séance.

Après l'entraînement nous faisons des concours : Moi deux ? Elle trois ? Toi quatre ?

Le nombre de rebonds déterminait les championnes et les piètres lanceuses...

Le parcours de ces pierres dépendait uniquement de nous, nous étions maîtres d'œuvre.

J'aimais, dans ces moments, imaginer partir avec ces ronds galets: nager, voler, nager, voler pour finir en douceur dans la mousse de l'onde.

Et la vie a passé, de rebonds en rebonds, avec ses jours heureux et ses moments d'épreuves...

Mais je n'ai pas gardé la maîtrise du sort, un autre enfant, un clown ou un marionnettiste ?

Me lance vers demain et je nage, je vole, je nage, je vole  
jusqu'au moment où l'onde dévorera ma peau...

Il y a pourtant eu des moments de détresse où j'ai bien cru  
couler ou voir couler mes complices d'enfance,

Mais la vie, victorieuse, ouvre encore l'avenir, le ciel est tou-  
jours bleu, il nous reste du temps...

LA VIE !!!

2016



# DESARRIGÀ ETHS RADICALS

Aly Ben bellaïd

Qui se pod d'assassinà atau un ome, une abat, que aura pas-sat era suo vito en counsacrà cado ouro, cado minuto tàlh ben deths autes ?

Quin revendicà aqueth acte de barbario en 'noum d'Allah ?

Eths hoularrans autous d'aquero hourrou, van ath dembès de ço que les ensehèn sus uo religion que l'ourigino deth noum ei era patz.

Cado un ath diède ué sap que « adiu » en arabe « Salam al-laïkoum » vò dide « que era patz siò damb vous » e taben que eth mot « salam » ven de « islam ».

Qu'ei ouro qu'eth pople de franço es desvelhe e que i a près-so de hèc tout entà qu'eths franceses pousson vieue ena patz e ena securitat deras leis e noue na pòu e era insecuritat generalo.

Qu'eths nostes respounsables prengon eth lou couratge a bèros mans, milodious !

Eth filosofe Alain escriuec : « Eth principe deth couratge vertadiè, ei eth doubte, la idèio de sagouti uo pensado ara quau mous hèm ei uo idèio valento. Tout inventaire a boutat en doubte aquo que nou'en doubtano pas nat. Ero era impietat essencialo ».

Desvelho-te entà que nou recoupeje pas mès sus eras tuos parèts eth ploum dera tuo leugereço !

Pour Aly Ben bellaïd, Julien Cave

# ÉRADIQUER LES RADICAUX

Aly Ben Bellaïd

Comment peut-on assassiner sauvagement un homme, un prêtre, qui aura passé sa vie à se consacrer, chaque heure, chaque minute, au bien d'autrui ? Comment revendiquer cet acte qui dépasse la barbarie, au nom d'Allah ?

Les énergumènes, auteurs de cette horreur, vont à l'encontre de ce qu'on leur a enseigné au nom de la religion, dont l'origine du mot est la paix. Chacun sait aujourd'hui que le bonjour arabe « Salam allaïkoum » veut dire « que la paix soit avec vous ». Et le mot « salam » vient de « islam ».

Il est grand temps que le peuple de France se réveille. Il est aussi grand temps de faire en sorte que les français puissent vivre dans la paix et la sécurité des lois et non dans la peur et l'insécurité générale. Que nos responsables prennent leur courage à pleines mains, que diable !

Le philosophe Alain a écrit : « Le principe du vrai courage, c'est le doute, l'idée de secouer une pensée à laquelle on se fiait est une idée brave. Tout inventeur a mis en doute ce dont personne ne doutait. C'était l'impiété essentielle. »

Réveille-toi afin que ne ricoche plus sur tes murs le plomb de ta légèreté !

# PIERRE QUI ROULE



Zoé Boisseau

Tous les jours, elle se rendait au canal. Tous les jours, elle lançait des cailloux à la mer, vestige enfoui de ce qu'elle ressentait secrètement. Enfant non désirée, elle ne se sentait pas à son aise, coincée entre un père plus qu'absent et une mère alcoolique. Mais c'est ainsi qu'elle avait appris à se taire, à taire ces sentiments qui l'oppressaient plus qu'ils ne l'aidaient. Elle a essayé de se débrouiller comme elle a pu dans la vie, elle s'est donnée corps et âme pour trouver de quoi subsister, mais aussi faire subsister sa mère. Parce que, sombrant dans l'alcool, sa mère ne s'occupait plus d'elle-même, elle n'allait plus travailler, passait ses journées à râler après tout et n'importe quoi. Mais surtout sa fille. Elle l'acceptait sans broncher, après tout, c'était de sa faute si son père était parti et ne reviendrait plus. Si elle n'avait pas existé, sûrement seraient-ils encore heureux tous les deux, accumulant les années de mariage et les années de joies. Ah, si seulement... Si seulement elle n'avait pas existé. Elle n'aurait causé de tort à personne, sa mère ne serait pas devenue une malheureuse ivrogne condamnée à vivre aux crochets de sa fille, l'empêchant de voler de ses propres ailes jusqu'à l'endroit qu'elle désirait. Oui, parce que cette fille, même si elle avait conscience que c'était égoïste de sa part, elle rêvait de voyager. Elle avait commencé à économiser de l'argent, dans le dos de sa mère, secret gardé dans une boîte à chaussures qu'elle conservait précieusement sous son lit. Sa mère ne se doutait de rien. Elle ne DEVAIT se douter de rien. Parce que c'était un rêve égoïste, et qu'elle savait que sa mère lui en voudrait de l'abandonner alors qu'elle était incapable de se gérer elle-même. Elle ne pouvait d'ailleurs pas laisser sa mère seule alors qu'elle allait si mal.



Tout cet argent amassé, il a été utilisé.

Mais pas pour voyager, comme le souhaitait la petite. Non, pour s'occuper de sa mère, quand elle a été atteinte d'une maladie due à l'alcool. Pour payer l'hôpital, et les soins de l'opération. De très importants frais. Elle a beaucoup pleuré, encore plus lorsque sa mère est sortie de l'hôpital et qu'elle ne l'a pas reconnue. La fille l'avait attendue, veillée tout ce temps, parce qu'elle restait tout de même sa mère. Mais quand elle s'est retrouvée face à elle, la mère lui a dit qu'elle n'avait jamais eu d'enfants. Qu'elle ne comptait de toute façon pas en avoir. C'était un coup dur, alors qu'elle allait avoir une promotion, venant annoncer à sa mère qu'elles allaient vivre plus convenablement. Suite à ce choc, la petite est entrée dans une dépression sévère. Elle qui se pensait forte, elle est arrivée au pied du mur. Elle s'est installée ailleurs, mais elle n'avait plus goût à rien. Elle n'existait plus pour sa mère. La seule personne qui lui montrait un semblant d'intérêt. Si sa mère considérait qu'elle n'existait pas, alors qu'était-elle ? Un fétu de paille ballotté par le vent, un caillou parmi tant d'autres. Un caillou jeté à la mer, de ceux que l'on oublie pour le remplacer par un autre. De toute façon, les cailloux, il y en a des tonnes. Les cailloux, ils se ressemblent tous. Elle aurait aimé être un de ceux qui ricochent, mais quand bien même elle essayait, elle n'arrivait pas à en faire. C'est à cette époque qu'elle a commencé à venir au canal. Au début, son but était uniquement de s'y noyer comme on y noie les pleurs d'une existence malheureuse. Elle n'en était plus très loin, ayant abandonné sa recherche d'identité au profit de la déprime qui l'étreignait jusqu'au cou.

Les filles sans histoires, on les retrouve toutes ici, elles finissent toujours par mal tourner. C'était ce qu'elle n'arrêtait pas de se répéter. Sa mère n'en avait qu'après l'argent qu'elle lui offrait, elle ne s'était jamais préoccupée d'à quel point sa vie lui paraissait minable. Combien de fois aurait-elle aimé que sa mère la serre dans ses bras en disant que ce n'était pas grave, qu'elle était forte,



qu'elle allait se relever pour affronter les difficultés, qu'elle serait toujours derrière elle pour l'encourager ? Beaucoup trop souvent, et la réponse à toutes ces sollicitations silencieuses n'est jamais venue. Sa mère restait aussi muette qu'une pierre. Mais pas de ces pierres qui se débattent avec l'eau en espérant atteindre l'autre rive pour ne pas couler. Une pierre lourde qui, à peine lâchée, s'en va atteindre les profondeurs. Oui, c'était comme ça qu'elle voyait sa mère, toujours avachie sur le canapé à fixer le mur devant elle, écoulant les bouteilles d'alcools forts comme si c'était de l'eau. L'eau qui rendait la pierre lourde, la faisant rouler le long de la falaise où elle pouvait sembler en sécurité. Falaise qui, à son tour, en voyant disparaître la pierre, s'est elle aussi transformée en caillou. Voilà ce qu'elle était vouée à devenir, un caillou qui coule, comme sa mère.



Elle aura beau essayer de faire des ricochets, c'est bien plus reposant de faire couler les lourdes pierres plus bas que terre.

# CHEZ RICO

Martine Bondet

La route serpentait entre les bois, deux heures qu'elle roulait, elle avait besoin d'une pause, se dégourdir les jambes, boire un café, et ce fut comme si un bon génie exauçait son vœu, sur la droite, là, une cabane améliorée, quelques tables devant, une enseigne rutilante qui tranchait avec la modestie du lieu : « Le Ricochet ».

Les deux derniers clients payaient l'addition, le patron, du moins celui qu'elle pensait être le patron, un homme entre deux âges, ni beau, ni laid, répondit à son bonjour, elle s'installa devant le comptoir en attendant son expresso, et se sentit d'humeur à faire un brin de conversation.

« Pourquoi ce nom, "Le Ricochet", vous aimiez lancer des cailloux quand vous étiez gamin ? »

« Sans plus, enfin vous voyez, ici, la rivière est loin. En fait, c'est parce que je m'appelle Jean-Pierre. »

Il ménagea un silence, elle se contenta de hausser les sourcils pour l'encourager. Il parlait en remuant les mains, un petit côté méditerranéen qu'elle trouvait sympathique.

« On m'a toujours appelé Jean-Pierre, pas Jeannot, ni Pierrot... »

Nouveau silence, nouveau haussement de sourcils, elle ajouta un petit sourire mais se garda bien de répondre, des fois qu'il lui demande son prénom, à elle.

« Le propriétaire précédent, Éric, je le connais, lui, on l'a toujours appelé Rico. Alors, ici, ça s'appelait "Chez Rico", mais vous voyez, "Chez Jean-Pierre", ça le fait pas... »

Elle approuva d'un hochement de tête

« Alors, je me suis cassé le ciboulot quand j'ai repris l'affaire, et j'ai trouvé en écoutant ma fille chantonner avec sa copine ce truc ridicule, "j'en ai marre, marabout, bout de ficelle"...Et donc : chez Rico... Ricochet, et voilà, en plus, ça marche en verlan ! »

Il était tout joyeux de sa trouvaille, alors elle entra dans son jeu et lança :

« Le Ricochet, c'est chez JP ! »

Il s'arrêta de laver les verres et demeura quelques secondes immobile, bouche ouverte, elle n'en revenait pas de l'effet produit par sa boutade.

« Vous savez, on m'a toujours appelé Jean-Pierre (oui, elle savait), et j'ai toujours trouvé ça pas terrible (elle s'en doutait), et là, vous êtes la première personne à penser à "JP" ! Ma prochaine femme - parce qu'avec la mère de la gamine, c'est fini maintenant - je lui dirai de m'appeler JP, et je vais ajouter sur l'enseigne, Chez JP, tiens, et même l'écrire au-dessus du percolateur, comme ça, les clients, ils prendront l'habitude... et moi, je penserai à vous. Vous devez partir ? C'est bien dommage, non, laissez, le café, c'est pour moi, ça me fait plaisir ! Au revoir alors, et si vous passez à nouveau par ici, n'oubliez pas de venir dire bonjour à JP ! »

# RICOCHET ET DOMMAGE COLLATÉRAL

Maryse Bontiot

Pierrette est souffrante. Elle vient de se déchirer le tendon d'Achille pied gauche.

Un mouvement de colère et de mécontentement, dans la salle de bains, alors qu'elle se prépare à aller chez le médecin et crac, le tendon se déchire. Certes elle a quatre-vingt-deux ans, une santé fragile et une déprime qui la hante depuis une quinzaine d'années, depuis qu'elle est à la retraite.

Tôt ou tard ce tendon aurait cédé, affaibli par le manque d'activité physique.

Conduite aux urgences de l'hôpital le plus proche elle est opérée dès le lendemain et au bout de cinq jours elle part pour plus de deux mois dans un centre de réadaptation fonctionnelle.

La situation est délicate. Pierrette n'est jamais partie de chez elle sans son mari et de surcroît pour une période aussi longue. Elle ne s'est jamais retrouvée immobilisée dans un fauteuil roulant assistée dans ses moindres gestes par un personnel hospitalier compétent, jour et nuit.

Par ricochet ses proches sont soumis, du jour au lendemain, à ses besoins et exigences et subissent cette situation nouvelle, sans pouvoir y changer quoi que ce soit :

- lui rendre visite tous les jours et lui tenir compagnie ;
- prendre la route par tous les temps et parcourir les quatre-vingt kilomètres journaliers ;
- s'occuper de son linge de rechange ;
- essayer de la distraire, l'emmener promener sur son fauteuil roulant, selon son bon vouloir, à l'intérieur (à l'accueil où



quelques patients qui n'ont pas la chance d'avoir de la visite se réunissent, histoire de ne pas trop s'ennuyer), ou à l'extérieur ;

- écouter ses plaintes et jérémiades ;
- essayer de la contenter, même si la tâche est ardue.

... cette liste n'est pas exhaustive.

Par ricochet, son mari se retrouve seul à la maison et doit faire face à des tâches pour lesquelles il n'a que peu d'affinités. Jean préfère de loin s'occuper à l'extérieur : jardin potager, tonte de la pelouse, bricolage en tous genres.

Même s'il voyait Pierrette, sa femme, œuvrer journallement aux tâches ménagères, à la cuisine et au repassage, aujourd'hui, par la force des événements autant soudains qu'inattendus il fait front. Il met en pratique et apprend ce qu'il ne connaît pas et qu'il pense être réservé aux femmes.

Par ricochet et pendant plus de deux mois il se retrouve seul le soir, seul devant son assiette au moment des repas, entre autres. Situation qu'il n'a pas choisie mais qu'il subit.

Ricochet ou dommage collatéral d'une situation aussi inconnue qu'incongrue.

Face à cette situation nouvelle, Jean prend la décision de se faire livrer ses repas. Une femme de ménage déjà dans la place, continue de venir chaque semaine assurer le nettoyage sommaire de la maison et le repassage.

Les enfants de Pierrette se relaient à son chevet, enfin les plus proches ! L'éloignement géographique de certains ne permettant pas le déplacement jusqu'à l'hôpital ; ces absences sont compensées par des appels téléphoniques une à deux fois par semaine et des cartes postales personnalisées expédiées via l'hôpital.

Pierrette est d'un naturel anxieux, impatient et exigeant. Ce qui ne facilite pas les relations humaines et qui fait d'elle une patiente qui ne s'adapte que par la force des choses. Si son corps

aujourd'hui est aux abonnés absents, sa tête elle fonctionne bien.

Les jours passent et les habitudes de l'hôpital ont eu raison de son « impossible » caractère, si bien qu'elle a fini par trouver des qualités :

- aux soins de rééducation fonctionnelle ;
- aux repas pris en commun, quelques personnes rencontrées entre la soupe et le dessert ont trouvé grâce à ses yeux ;
- aux retrouvailles de connaissances dans le même état physique qu'elle avec qui elle peut évoquer son passé et notamment son travail avant retraite et dépression.

Les plus de deux mois se sont écoulés et Pierrette, après des soins adaptés à la guérison de son opération et la rééducation à la marche, est autorisée à rentrer chez elle. Un « chez elle » qu'elle regrettait : les roses, les boules de neige, toutes ces fleurs du printemps qui embaument et embellissent son paysage.

Par ricochet et dommage collatéral, retour à la case départ, avec son lot d'inquiétude et d'inactivité mais le tendon réparé.

Par ricochet va-t-elle apprécier son retour au bercail ou va-t-elle regretter l'hôpital ?

# RICOCHETS 2016

Jean-Louis Carrière

YouTube, ouah !

« **L'incroyable son des ricochets sur un lac gelé** »,

Chez moi,

Il y a le fort soleil et du sable balayé,

YouTube, la joie !

« **Comment faire le maximum de ricochets ?** »,

Chez moi,

De l'eau, j'en ai juste un pichet,

YouTube, pourquoi ?

« **Le caillou fait des ricochets** »,

Chez moi,

Il n'y a pas de caillou et pas de rocher,

YouTube, flamboie,

« **L'art des ricochets** »,

Chez moi,

Il n'y a rien, si une vie cachée,

YouTube, porte-voix,  
**« Paris Africa, Ricochets »,**  
Chez moi,  
On peut tout chanter mais pas de cachet,

YouTube, exploite  
**« 88 ricochets pour un record du monde »,**  
Chez moi,  
Vivre sur une terre inféconde,

2016, chez moi, j'ai YouTube,  
**Mais de l'eau je n'en ai pas,**  
À quoi ça sert des ricochets ?  
Loin de chez moi, demain je le saurai.

Mars 2016

# LA PARTIE DE PÊCHE

Anna Chalamine

C'est l'été, je dois avoir sept ou huit ans.

Tu viens d'avoir un « accident du travail » ; j'apprends alors cette expression que je ne connais pas. Ton épaule gauche est immobilisée par une attelle, je comprends que maman est inquiète, car l'argent ne rentrera pas. Toi, l'artisan acharné et perfectionniste qui veut avant tout satisfaire ses clients, tu ne peux pas travailler, tu dois te reposer. Toi, le militant politique qui passe son peu de temps libre à coller des affiches, distribuer des journaux et des tracts, assister à des réunions, tu dois rester à la maison. Et j'en suis ravie ! Enfin tu joues avec moi ! Mais tu n'es un passionné ni des dames, ni des petits chevaux, ni des cartes...

Un beau matin, tu as une idée géniale : « Et si on allait à la pêche ? » Aussitôt dit... Oncle Robert, un spécialiste, nous prête du matériel et nous donne quelques conseils. Nous n'avons pas le permis, mais le garde, si par malchance nous le rencontrons, se montrera indulgent envers une petite fille et un blessé... C'est une véritable expédition : tu portes tant bien que mal l'attirail et le panier à provisions ! Je te suis, les bras encombrés de nattes de plage. En une demi-heure, nous atteignons la rivière, dont les eaux se précipitent en vagues rapides par endroits, ou s'étalent calmement à d'autres. Nous nous installons près d'une petite crique. Tu m'expliques que comme la berge est un peu surélevée, on verra bien le bouchon. Plus tard, on pourra aussi patauger ! Il fait très beau, pas trop chaud ; quelques nuages se prélassent dans un ciel très bleu, on entend juste des grillons striduler et un chien aboyer au loin. Le temps s'écoule lentement, je comprends vite que la pêche ne t'emballe pas... Heureusement, il y a quelques prises, des

gardons que nous ferons griller ce soir. Le pique-nique - maman a eu la bonne idée de confectionner nos sandwiches préférés -, une petite sieste, une trempette sur le bord, retour à la surveillance de la ligne...

Et puis, soudain, tu te lèves : « Je vais t'apprendre à faire des ricochets ! » Tu m'expliques que pour débiter, mieux vaut une eau assez calme, un lac serait idéal, mais bon... Il faut surtout bien choisir ce que l'on va lancer. Une pierre plate, bien ronde ou bien ovale, légère mais pas trop, lisse mais pas trop. Tout est dans ce « pas trop ». Il ne faut pas se presser, il ne faut pas avoir peur de perdre du temps ; il faut surtout sentir la pierre bien en main. Ensuite, il faut se pencher, lancer, suivre le projectile qui vole sur l'eau. Dès ton premier essai, je compte un, deux, trois, quatre, six, sept, huit ricochets ! Nous faisons un concours et je vois bien que tu me laisses gagner !! Vraiment on s'amuse beaucoup. « On reviendra, dis ? » « Mais oui, bien sûr ! »

Deux semaines après je crois, tu reprends toutes tes activités. Dans les années qui suivent cet été-là, nous partons en vacances à la mer, nous y retrouvons des amis. Je rencontre beaucoup de jeunes de mon âge, je ne m'ennuie jamais, entre baignades, plongées et parties de ballon. Mais il n'y a pas de partie de pêche.

Papa, tu passes maintenant tes journées et tes nuits à la maison, sur un lit médicalisé ; tu ne peux plus te lever, les infirmiers viennent matin et soir. Tu ne manges presque plus, tu bois très peu, tu reçois quelques visites, tu essaies alors de faire bonne figure... Pour combien de temps encore ?

Il n'y aura plus de partie de pêche. Des ricochets, oui. Même si à vrai dire je n'en fais presque jamais, je prends plaisir, en bord de mer, de lac ou de rivière, à sélectionner avec soin des pierres, des cailloux, des galets, cherchant le plus plat, le plus lisse, le plus rond, le plus agréable au toucher, le plus beau, que je n'ai encore pas trouvé.



# LE RÊVE

Robert Conduché

Plantons le décor.

Au bord de l'étang, je cherche des cailloux, plats de préférence. Faire valser les pierres à qui mieux mieux, elles disparaissent dans l'eau saumâtre, après avoir ricoché.

Comme un beau rêve, je la vois, je la trouve belle, elle est faite pour moi ? J'attends que sa silhouette se dessine au bout du chemin. Je lui ai fixé rendez-vous, viendra-t-elle ?

Les crapauds de l'étang, le soir venu, entonnent leur chant d'amour, croa, croa, j'écoute cette musique. Je joins au concert le mien et je lance joyeusement mon croa-croa.

Ce qui aurait pu être un agréable passe-temps, pour elle peut-être toute sa fin s'engager, je cherche par ricochets, par bonds à l'attirer dans mon filet. J'invente des subterfuges, comme le danseur tournoyant autour de la ballerine. Sur ses pointes, celle-ci défie, pour être à la hauteur, repousse ou attire son partenaire. Jeux de séduction sur le thème masculin féminin. Lui déterminé, elle émouvante, timide, surprise. S'inspirant du renard, parlant au Petit Prince de Saint-Exupéry :

« J'aime que l'on m'apprivoise. »

Par calcul, je vais d'une stratégie à une autre, au final, fissurer sa résistance, sans brutalité, avec précaution. Brèche faite, s'introduit une manœuvre, de mal en somme, grossière ou juste un peu.

« Je te vois venir avec tes gros sabots. »

Rien n'est perdu, elle réagit, bon signe. D'autre fois, ne



répond pas à mon attente, me fait faux bond. Ne vient pas à mes rendez-vous. Ne rien brusquer, se taire, rétablir la situation avec une fleur ? Laisser apaiser la tension qui est la sienne.

En forme d'audace, je tente un appel. Le portable est là. Où vais-je la toucher ? L'émotion du contact. Le téléphone vibre, victoire, réponse dans la minute, je suis aux anges. En d'autres temps, je doute, après une heure ou plus, le clic reste muet obstinément. Alors j'angoisse.

L'échange s'établit, comme un trésor. Je me réjouis, ces minutes précieuses, je veux les garder. Je pense à elle, peut-être elle, un peu à moi ? Sa tête sélectionne des mots, ne pas trop en dire, ne pas laisser d'espoir, ou juste un peu.

Quand le désert s'installe, je meurs de soif, je cherche une bouée de sauvetage. Meubler le temps de l'absence. Je suis comme la femme de Barbe Bleue.

« Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Une silhouette frêle, des yeux noisette, talons qui claquent sur le parquet, elle est ainsi.

Dernière née. Bienheureuse Julia, atterrie parmi nous, souris à la vie avec ton adorable frère Louis, cette vie te tend les bras.

Ricochet, ricochet, être déjà aux portes du glacial hiver et se sentir une âme d'étudiant.

De La lettre à Élise de Ludwig Van Beethoven, ses doigts effleurent le clavier du piano, comme une caresse, avec tendresse.

Au message personnel de Françoise Hardy.

Pour Vladimir Maïkowsky, mari d'Elsa Triolet :

**Il sera le dernier**

**Ton nom**



**Prononcé par la lèvre**

**Déchiré par l'obus**

Automne 1916

De l'étang aux crapauds, sorte de mare au diable de Georges Sand, je vais par ricochet à l'eau claire de la fontaine où j'allais me promener.

Le rêve de la vie était beau.

Un jour je partirai, comme chantait Gilbert Bécaud, loin, très loin au-delà de la terre.

**Je dirai, au revoir, à bientôt.**

Lettre offerte par ricochet à tous les amoureux.

Taillebourg, 30 avril 2016

# RICOCHET

Sandrine Delpérié

Du haut de ses quatre ans, Gaspard avec des yeux écarquillés suit absorbé la trajectoire du caillou lancé par son grand-père. Un lancé souple, aérien qui joue avec la surface de l'eau, qui l'ondule, qui l'apprivoise. L'eau elle-même semble danser, valser avec le galet et dans une multitude de ronds, elle se laisse légèrement emporter au-delà du rivage, appartenant quelques instants à la terre et se retire ensuite enchantée par cette invitation.

En ce milieu de printemps, l'été a pris ses quartiers et à cette altitude, la nature se surprend à déployer une explosion de couleurs verdoyantes.

Dans la plus grande innocence qui berce les premières années de l'enfance, Gaspard demande à son grand-père :

« Pépé, pourquoi l'eau fait-elle des ronds quand tu lances le caillou ? »

« C'est parce qu'elle te permet de parler à Dieu. »

Cette façon sérieuse de lui répondre et à la fois pleine de poésie semble ne pas remettre en cause ses propos. Alors, Gaspard s'accroupit au bord de l'eau et avec plein de délicatesse, caresse avec ses doigts la surface.

Surpris par tant d'attention de sa part, il se rapproche de Gaspard et lui tendant un galet bien plat lui propose :

« Tu veux essayer ? »

Le petit garçon fait signe négativement de la tête puis lui dit :

« Mais là pépé, je parle à Dieu. Je lui tends mes doigts pour qu'il prenne ma main. Et puis les cailloux ça doit faire mal aux poissons. »

Le grand-père ému par la beauté et la maturité de sa réponse, laisse filer une larme.

À la plage Gaspard glisse la main dans la poche de son short pour retirer le galet bien plat choisi méticuleusement par son grand-père. Debout près de son père, ils regardent l'étendue de la grande bleue qui s'agite dans un va-et-vient incessant de vaguelettes.

Gaspard fait quelques pas en avant. Là il veut essayer de parler à Dieu par l'intermédiaire du petit caillou. Il se dit que les poissons doivent être bien loin et qu'il ne risque pas de les toucher, c'est tellement grand ici. Tout en se remémorant les conseils et les gestes de son grand-père il fait voler la pierre. Elle disparaît dans l'écume blanche qui s'en empare et l'engloutit à jamais dans son sillage.

Le petit garçon en est surpris. Comment Dieu peut-il se permettre de lui jouer un mauvais tour ? D'un léger tremblement du menton, tout en retenant les larmes qui lui brouillent la vue, il court de désespoir vers sa mère, installée à peine un peu plus en retrait.

« Maman, maman, Dieu ne veut pas me parler. » Et l'enfant s'écroule dans les bras réconfortants et rassurants de sa mère.

Avec une douceur infinie, elle lui caresse tendrement son visage mouillé et lui murmure les mots qu'il aime tant entendre.

Puis employant un ton qui indique toute l'attention liée à sa détresse, elle lui demande : « Pourquoi Dieu ne veut pas te parler ? »

« Parce qu'il a avalé mon caillou et qu'il ne fait pas de ronds. »

« Comment ça pas de ronds ? » demande-t-elle intriguée.

« Pépé m'a dit que quand on lance un caillou sur l'eau et que ça fait des ronds, ça veut dire qu'on parle à Dieu et qu'il nous écoute. »

Connaissant toute la poésie de l'âme de son père, la mère berce un peu plus son enfant et dans un murmure lui souffle à l'oreille :

« Mon petit Gaspard, Dieu t'entend. Mais ici à la mer, c'est lui qui te parle. Il te répond par vagues. »

Gaspard regarde sa mère et lui dit :

« Alors quand on lui lance un caillou dans un lac à la montagne, Il nous répond à la mer ? »

« Oui mon petit cœur, c'est un peu ça », répond sa mère émerveillée par la candeur de son fils.

« Mais Maman ? »

« Oui ? »

« C'est quand même pas facile de parler à Dieu s'il faut aller à la montagne et à la mer ! Comment font les gens, maman, qui ne peuvent pas le faire ? »

Alors dans un élan d'amour maternel, sa mère le prend un peu plus dans ses bras et au-delà de sa frimousse regarde à son tour la mer à la recherche d'une réponse du Divin.

# ETHS ARREBOMBITS DETH PÈIR

Bernard dera Pionse

Qu'em pressava de partir quan era campana avià sonat et qu'eths companhs e jo quitavam eths rengs devath deth cobèrt enta mos esbarrisclar en tot escridassar de cap ara sortida der'es-còla.

Qu'èri hèra pressat de pausar era blosa d'unifòrme a casa e de m'arronçar sus era meravilhosa lesca de pan dossada e un shinhau oliada, dab era quau pairbon m'arregalava.

Quan ac podiá, que l'acompanhava de quauquas cerisas ua prua, ua nòde o quauque auta maravilha qu'eth sòn casau donava.

Çò d'important qu'èra d'arretrobar mon Batiston tà que m'ajude a desvissar eth monde.

No èi jamès plan sabut s'èra un ase o un mulet, mès çò de segur que s'i coneishiá tà virar inlassablement ath entorn deth potz entà traucar era planeta.

Eths escalhs d'aqueth monde tornavan pujar ara susfàcia. E aquera aiga qu'arrosava eth òrt. Era planeta q'èra tant espessa qu'eth batiston e jo n'avem pas jamès tocat eth hons. Mès qu'èri decidit de traversar aquera mar sosterrana tà veder eth çò que i aviá ath hons deth clòt.

Pr'amor que l'aviài jurat ath men amic Batiston que deviài ténguer paraula.

Qu'èi quan eth gat sautèc d'esglàri e que desapareishèc qu'èra mia vita gahèc era virada.

Sus eths camins de terrà pasimentada deth quartièr tolosan de San - Subran, suslhevant eth pobàs, eth mèn hat s'arronçava sus jo a hum de calhau. Peth mèi chic a 30 km l'ora, qu'ac podí uei assegurar.

Que m'a calgut fòrça explicacions tà que compreguèssi, qu'aquera calècha petarradanta avançava sense cap de chivau atelat. Mes tard, dab eths companhs, que l'espiavam suu baloard Carnot e, auatanlèu arribada ara nòsta portada que hasiám ath mei córrer dab era en tot ziga-zagar entre eras veiturats dab chivaus espaurugats, entre eras raubats de crinolinas, eths handicapats de tot òrdi e'ths badaire. Sense eras esclòpas que corriam mès viste qu'era sus pavats inegaus. Mès en tot s'alassar pas tant viste que nosautis, que s'emportava impietadosament eth son illustre pasatgèr hòra deth nòste espisar.

Qu'ei d'un vielh escamatd'ath mens trenta ans, dab un morre plan led e que disiá se'n tornar de Marna, qu'aprenguèri que corriam alavetz ath darrèr deth generau dera region militarà. Hèra mes tard, qu'apreneré aths mens despens que non cau jamès córrer ath darrèr militarís que petarradan.

Sus era arriba esquèrra de Garona, etshs barrís brusejavan de totas aqueras nautats que mos venian dera vila ath deth Pon-Nau. Plan content de hicar ath botelheèr nòstras fotudas lampas de petròli, pairbon qu'aviá botat lampas de gas enas salas màger dera casa. Qu'ei dab aqueth esclairatge qu'èi preparat eth certificat d'estudis.

Hèra mes tard ua ampola electrica que foguèc installada en granas pompas.

Tió ua sola. Qu'avem pasat seradas e seradas ta l'espisar. Mon pair que venguíá, de cops tanben eths vesins. E atau que passavam gaujosas seradas. Que sentiái alavetz era miam air, era mia hada benaimada, mòrta tan joena, s'esvolatar ath entorn d'aqueras pausas lugrejairas.

Eth còp que venguèc quan eth men pair, plan sovent de manca, m'aprenèc qu'eth òmi qu'aperavi pairbon aviá eth tanben deishat era sia camisa de peth.

Eth men còr que n'ei cajut com un calhau ath hons deth men potz.

Non saberé pas mes dises quan eths prumers aparelhs de radiò a galena son arribats enas qincalherias. Que m'atiravan tant que m'i soi interessat de près. Les arreglar, les installar e les reparar, açò qu'estèc eth mestier que me permetèc de sortir dera mia condicion.

Eth mèn còr qu'ei, en aqueth moment, tornat ara susfàcia, repescat per un mes polit qu'eth. Amassa qu'arrehavam eth monde deth temps que d'autis aprestavam enlà eth son despeçotatge. Quan er'armada alemanda me gahèc dab milierats d'autis ena linha Maginot, non coneishèvi cap encara çò d'impensable. Qu'ei quan estèri torturat entad aver ensajat de m'escapar deth camp on eths nazis m'embarravan qu'èi trucat era susfàcia deras realitats.

D'aqueth temps, eth pair marchava a granas camadas en eth baloard Carnot dera mia enfança en tot caminar ath beth mii a descobèrt dera aviacion alemanda. Desesperat de m'avér perdut qu'esperava arrecèber ua mitralhada que n'ei jamès arribada.

Era mia hemna benaimada qu'es perdiá tanben a son biaish. N'era cap possible que sia eth madeish sorelh que hasa lutz a Buchenval e Tolosa...

Que soi passat entre era vita e era mòrt atau com ua peira lançada suu glaç.

Ena sia aviada, era mia destinada desviarà deth son camin mortau en tot trebucar suu destin. Eth esquelette qu'èri sortit deths camps. Que s'a tornat un òme beth que pogut consolar eth son pair mès tanben qu'a fusionat dab eth amor pera Jana. Dera nòsta union qu'a vadut familia urosa dab dus mainats.

Eth men còr qu'a contunhat de batanar eths estrems de bilhard detn destin ath beth miei deths soviers qu'avitan eths mèns pantaishs aras entradas dera nueit e eras gaujors dera vita aths maitins arrenavits.

Atorejat d'aqueth amor, que n'èi het 'en un darrer arressaut era mia promessa ath Batiston.

E qu'ei tot, qu'èi chuchurejat aqueras paraulas ara aurelha deth hilh pendent son saunejadisses entà que les transcrive per arrebombits.

Traduction : Denis Chambert




# RICOCHETS DE PIERRE

Bernard de la Pionse


C'est l'histoire réelle de Pierre que les épreuves ont endurci et qui, pris par l'élan avec lequel le destin l'a lancé, s'est tapé aux aspérités de la vie, rebondissant sans cesse jusqu'au dernier élan libérateur. Là, il a traversé la surface de cette vie et plongé dans les profondeurs. Tant d'années plus tard, l'auteur de ce texte scrute toujours cette surface avec le timide espoir de l'entrevoir mais ce n'est que le reflet de son propre visage qui lui est renvoyé sauf, peut-être ceci.

« J'avais hâte de partir lorsque la cloche avait sonné et que mes camarades et moi rompions nos rangs sous le préau pour nous disperser à grands cris vers la sortie de l'école. J'étais tout empressé de poser ma blouse d'uniforme à la maison et me jeter sur la merveilleuse tranche de pain, frottée à l'ail et légèrement huilée dont Grand père me régala. Selon les possibilités, il l'accompagnait de quelques cerises, une prune, une noix ou quelque autre merveille que son jardin prodiguait. L'important était que je retrouve mon Baptistou prêt à m'aider à dévisser le monde. Je n'ai jamais bien su s'il était un âne ou un mulet mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il s'y connaissait pour tourner inlassablement autour du puits pour forer la planète. Les copeaux de ce monde remontaient à la surface. Et cette eau arrosait le jardin. La planète était si épaisse que Baptistou et moi n'en avons jamais atteint le fond. Mais, j'étais décidé à traverser cette mer souterraine pour voir ce qu'il y avait au fond du trou. Puisque je l'avais juré à mon ami Baptistou, je devais tenir parole.


C'est lorsque le chat bondit d'effroi et disparut que ma vie prit un virage. Sur les chemins de terre battue du quartier toulousain de Saint Cyprien, soulevant la poussière, mon destin fonçait




vers moi à une incroyable vitesse. Au bas mot à 30 km/h, puis-je aujourd'hui l'assurer. Il m'a fallu bien des explications pour que je comprenne que cette calèche pétaradante avançait sans aucun cheval attelé. Plus tard, avec mes copains, nous la guettions sur le boulevard Carnot et, dès qu'elle était à notre portée, nous faisions avec elle la course, zigzagant entre les voitures aux chevaux effarés, entre les robes à crinolines, les handicapés en tout genre et les badauds. Sans nos galoches, nous courrions plus vite qu'elle sur les pavés inégaux. Mais se fatiguant moins vite que nous, elle emportait impitoyablement son illustre passager hors de nos regards. C'est d'un vieil unijambiste d'au moins 30 ans, avec une bien vilaine figure, qui disait revenir de la Marne, que j'appris que nous courrions alors après le général de la légion militaire. Bien plus tard, j'apprendrai à mes dépens qu'il ne faut jamais courir après les militaires qui pétaradent.




Sur la rive gauche de la Garonne, les faubourgs bruissaient de toutes ces nouveautés qui nous venaient de la ville, par-delà le Pont neuf. Trop heureux de mettre au rancard nos fichues lampes à pétroles, Grand-père avait fait placer des lampes d'éclairage à gaz dans les pièces principales de la maison. C'est sous leur éclairage que j'ai préparé mon certificat d'études. Bien plus tard, en grande pompe, une ampoule électrique fut installée. Oui, une seule. Nous avons passé des soirées à la regarder. Mon père venait, parfois aussi des voisins. Et nous passions de joyeuses soirées. Je sentais alors ma mère, ma fée bien-aimée, morte si jeune, voleter autour de ces moments lumineux. Le choc est venu lorsque mon père, si souvent absent, m'apprit que le Bonhomme que j'appelais Grand-père avait à son tour quitté sa chemise de peau. Mon cœur est tombé comme un caillou au fond de mon puits.




Je ne saurais plus dire quand sont arrivés dans les quincailleries les premiers postes de radio à galène. Ils m'attiraient tant que je m'y suis intéressé de près. Les régler, les installer et les réparer fut le métier qui me permit de sortir de ma condition.



Mon cœur est à cette époque remonté à la surface, repêché par un plus joli que lui. Ensemble ils refaisaient le monde pendant que d'autres préparaient au loin son dépeçage. Quand l'armée allemande m'a capturé, avec des milliers d'autres sur la ligne Maginot, je ne connaissais pas encore l'impensable. C'est lorsque j'ai été torturé pour avoir essayé de m'évader du camp où les nazis me parquaient que j'ai frappé la surface des réalités. De son côté, mon père arpentait le boulevard Carnot de mon enfance, marchant en son milieu, à découvert de l'aviation allemande. Dans son désespoir de m'avoir perdu, il espérait y recevoir une rafale mortelle qui n'est jamais venue. Ma bien-aimée épouse se perdait aussi, à sa façon. Il n'était pas possible que ce soit le même soleil qui éclaira alors Buchenwald et Toulouse... J'ai glissé sur la limite de la vie et de la mort comme une pierre lancée sur la glace.



Dans son élan, ma destinée dévia de sa trajectoire mortelle en buttant sur le destin. Le squelette que j'étais est sorti des camps. Il est redevenu un bel homme qui a pu consoler son père mais aussi qui a fusionné dans l'amour avec Jeanne. De notre union a éclos une famille heureuse avec deux enfants. Mon cœur n'a eu de cesse de frapper les bandes de billard du destin, entre les souvenirs qui nourrissaient mes cauchemars aux nuits tombées, et les joies de la vie aux matins renouvelés. Entouré de cet amour, j'ai accompli en un ultime tressaut, ma promesse à Baptistou.



Voilà, j'ai glissé ces propos à l'oreille de mon fils durant ses songes pour qu'il vous les transcrive par ricochets ».

# RICOCHETS

Édith Dubosq

La vie est faite de rebondissements, tout comme cette pierre que l'on jette à la surface de l'eau et qui rebondit à l'infini.

C'est quand tu te crois au fond du trou, lorsque la vie t'afflige de grandes peines, de déceptions dues à la réaction négative et violente de ton entourage : ta femme qui te quitte, tes enfants qui se détournent de toi, ta vie professionnelle qui devient incertaine. Tout bascule, tu te sens perdu.

Alors c'est là que tu vas rebondir comme cette pierre qui fait des ricochets.

Que tu dois retrouver la force morale de te relever, d'aller de l'avant, laissant derrière toi tous ces moments de découragement où tu crois que Dieu lui-même t'abandonne.

Regarde devant, pense à l'avenir que tu construiras, va vers le bonheur qui t'attend quelque part.

Et de ricochet en ricochet tu retrouveras la sérénité, la confiance en la vie et la joie de vivre à nouveau des moments de partage et d'amour.

# ARRICOQUETS

Tòni Escala

L'è cercada en aqueth riu  
Plasent com ua bassa  
Qu'ei ara que s'embassa  
En junh que baishaue viu

Ei quan pòrte aqueth briu  
Que jo em tròbi lassa  
Mès era aigua que passa  
E que'n deven sonque un hiu

Era pèira planèra  
Que non sigue pesanta  
Tà que pogue ricocar

Cau cercar era manèra  
Qu'era vida vidanta  
Mos sigue de bon portar

Ra pèira arricocanta  
A d'èster volandèra  
Tà poder sautericar




# IMAGES ENDORMIES


Martine Gava-Massias

Ailleurs... le chant cristallin de la source  
Et le parfum des bois.

L'onde légère se frôle aux frissons des fougères,  
Le zéphyr berce les reflets d'argent  
Des galets ronds et polis  
Lancés à fleur d'eau.



Et dans l'ombre naissante,



Une vague lueur apprivoise la brume vespérale.

Brindilles et sarments tourbillonnent  
Au creux d'un torrent fougueux  
Qui roule, qui ricoche sur les roches érodées.

Des images endormies se réveillent  
Ô chant de la source  
Clé de mes songes.

# RICOCHETS

Jean-Michel Granara

Ce laps de temps qui paraît géant  
Lorsque la soucoupe vient d'épouser  
Une première fois ce support si accueillant  
Et fonce vers d'autres rebonds espérés  
Peut être comparé à un saut magique  
Nous lançant dans des histoires heureuses et tragiques.

Ce géniteur ou cette génitrice, inspirés  
Projettent cette soucoupe de manière horizontale  
Tout en croisant les doigts de mains et de pieds  
Espérant assister à une aventure joyeuse et non fatale.

Ces parents aimants donnent de la voix  
Pendant que la soucoupe nerveuse et impatiente  
N'écoute pas forcément ce désarroi  
À chaque rebond de la vie qu'on lui présente.

Le projectile affolé par tant de changements  
Se résigne à tendre l'oreille vers la sagesse  
Qui se réjouit et s'applique tendrement  
À donner la bonne direction à cette jeunesse

Apaisée par les retrouvailles avec le nid parental  
Et prête à participer au prochain bal.

Les musiciens préparent leurs partitions et instruments  
Enchantés d'accompagner la soucoupe aventureuse  
Dans le tourbillon de la vie et ces événements  
Et désireux d'exaucer ses moindres prières.

Les parents, heureux, ont les yeux qui brillent  
Fiers d'eux, ils se donnent un baiser.  
Ils se disent même qu'ils pourraient agrandir la famille  
Excités de jeter à nouveau une soucoupe vers d'autres  
ricochets.



# RICOCHETS [D'AMOUR]

Romane Granara

L'un a bu des potions magiques,  
L'autre a bu des gorgées d'amour.  
Vos cœurs ont sauté plus haut encore...  
Vous avez senti comme des ricochets d'amour dans tous  
vos corps !

Sous les cerisiers en fleurs,  
Les cloches sonnent à tue-tête ! Les bagues scintillent...  
Les «oui» résonnent !  
Vous avez senti comme des ricochets d'amour dans tous  
vos corps !

Voyage dans l'horizon pâle.  
Le soleil vous a éclairé tout au long de chaque pas...  
Les surprises ont fait la joie d'être ensemble !  
Vous avez senti comme des ricochets d'amour dans tous  
vos corps !

Tourne, tourne, tournez encore,  
Tourne, tourne, tournez...  
Tournez sans finir,  
Sans finir ce bel amour...

# RICOCHETS

Bernadette Guiard

Ricochets d'amour  
À la surface de l'eau  
Cercles allant grandissant  
Porteurs de mots d'enfants  
De regards ouverts  
De constellations.  
Magie enchantement.  
Ricochets de joie  
En ondes chantées  
En pas dansés soulevant  
La vie vers son ciel orangé  
Son soleil de midi  
Lorsque tout vibre  
À l'unisson.  
Ricochets ratés, discordants  
Haine qui tue ou qui blesse  
Qui déchire la trame  
Tissée par les anges effarés  
Tant de violence, d'inhumaine terreur  
Créant chaos, larmes de sang et drames.  
Ricochets sans galets  
Sans fusils lorsque la paix  
S'avance nue  
Traverse le fleuve, suit le courant  
Pour épouser l'océan  
Dans la profondeur de son silence tenu.

# CALHAU... ÈRA!

Xavi Gutiérrez

De tota era arribèra  
jo qu'èra era mès bèra:  
era pèira mès planèra,  
qu'èra fòrta e leugèra,  
de totes, 'ra prumèra !  
Un jorn de primauèra  
passèc ua oelhèra,  
'ra hemna mès maitièra,  
me treiguec dera paishèra  
e se me'n portèc damb era,  
de cap tà Vathcrabèra,  
entara mainadèra  
a on hi vida nauèra.  
Adiu, arrominguèra,  
adiu, avajoèra,  
adiu, amiga audèra,  
adiu, vaca anolhèra,  
adiu, adiu, bohèra,  
bronit dera ribèra,  
e amics de calhauèra...  
Embarrada as de Tuquèra,  
ara que sò presoèra :

ací qu'è era badalhèra  
engüejada ena estatgèra  
è perdut era arridèra  
condemnada a auer... possièra !

# DE TRAUCS DIN L'AIGA

Jep Delbosc

On avait si bien fait qu'on finissait par s'ennuyer, toujours les mêmes histoires des mêmes aux mêmes endroits, toujours les mêmes têtes. Même la nôtre commençait à nous peser. On avait fini par identifier ce mal inconnu. C'était le même, le même, tel qu'en lui-même l'éternité le change.

Et devant cet horizon immobile toujours recommencé, on n'avait même pas d'ennemi pour se distraire. « Plutôt la guerre que l'ennui » dit à peu près un penseur des Carpates.

Fuir le même. Aller au monde où on nous attend ardemment. Devenir des spectateurs de l'univers.

Dans les têtes, il y avait de plus en plus d'arbitres, de moins en moins de joueurs. Avec l'ascenseur social mondial, il n'y aurait bientôt même plus de joueurs sur le terrain, plus de transmission, plus de mouvement, plus de vie, plus de jeu, et ce serait une partie d'arbitres, pour un jeu où, en fuyant le même et ses limites, on l'aurait agrandi à l'univers.

Qui a sifflé la fin de partie ?

Les murs longtemps se sont contentés de nous regarder. Maintenant, ils avaient l'air de quelque chose. Soudain ils se mirent à lancer leurs pierres et des objets divers et ils se mirent à faire ricocher des projectiles.

Aux champs cultivés, notre liberté a préféré les friches, les terrains vagues moins monotones. On ne dit plus trop aujourd'hui « Es sus la talvera qu'es la libertat » mais pour qu'il y ait la « talvera », il faut qu'il y ait un champ. Les ronds dans l'eau se sont

transformés en ricochets terribles : farem pas mai de traucs dins l'aiga pas loin d'ici le proverbe répétait : « quan plau los fats s'embarran » mai non ditz pas ço que fan los autres. De nosautes van diser dins los libres d'istoria « quan fait ? an fait possar d'ermàs ».

# EFFROYABLES RICOCHETS

Anne Lasserre-Vergne

On devrait toujours se méfier. Se méfier des mots surtout. On les prononce, ils vous échappent, se plantent dans quelque cerveau où ils font un tintamarre étourdissant.

– Si j'avais su... Si j'avais su, répétait l'oracle.

Mais voilà, il ne savait pas. Il ne savait pas ? Peut-être avait-il voulu tester son pouvoir sur le roi Laïos et la reine Jocaste. Les gens du peuple l'écoutaient, lui rendaient souvent visite, prenaient ses moindres paroles pour argent comptant. Si on leur disait qu'ils allaient bientôt hériter d'un aïeul, ils repartaient en entendant sonner dans leurs poches quelques pièces de monnaie trébuchante. Mais les têtes couronnées ne le consultaient guère.

L'oracle froissa la une du journal pour ne plus voir le titre qui s'étalait, impudique :

« COUPABLE DE PARRICIDE ET D'INCESTE,  
ŒDIPE SE CRÈVE LES YEUX »

Pourquoi avait-il affirmé à Jocaste, dont le ventre commençait à s'arrondir, que le nouveau-né tuerait, un jour, son père et épouserait sa mère ? Bon Dieu ! Pourquoi avait-il dit cela ? La pâleur livide des futurs parents lui avait révélé sa puissance. De simples mots pouvaient ébranler une couronne. Il suffisait de se dire inspiré par les dieux. Alors, au lieu de se taire, de ravalier ces mots quand cela était encore possible, il avait insisté, les avait érigés en prophétie.

Et ses paroles s'étaient incrustées dans la tête de Laïos et de Jocaste. Plus le ventre de la reine s'arrondissait, plus le roi était effrayé. Jocaste ne tricota pas la moindre layette. Le soir, à l'heure si douce de la veillée, ils restaient silencieux. Chacun, sans oser le

dire à l'autre, cherchait un moyen de faire mentir l'oracle. Si leur enfant fut nommé Œdipe, c'est qu'à peine né, ils s'en étaient débarrassés. Ils n'eurent pas un seul regard pour le nourrisson joufflu sorti du ventre de Jocaste.

– Prends cet enfant et perce-lui les pieds pour le suspendre à un arbre, dit Laïos à l'un de ses serviteurs.

Œdipe est un simple surnom, Pieds Enflés, donné au nouveau-né par le roi et la reine de Corinthe qui adoptèrent ce bébé sauvé par des bergers, dont les troupeaux ne paissaient pas loin, et qui entendirent les cris du nourrisson.

Parce qu'Œdipe ignorait tout de sa naissance, parce que d'aimables compagnons de jeux se moquèrent de lui, lui crachèrent, un jour, une semi-vérité :

– Tu n'as pas à prétendre au trône de Corinthe, Pieds Enflés, tu n'es pas leur fils.

Parce que..., Œdipe s'en alla à la recherche de ses parents biologiques. Il s'en alla à Delphes pour consulter l'oracle. Né sous X, il n'apprit rien sur sa naissance. Mais l'oracle, qui voulait, à tout prix, mesurer sa puissance, répéta au fils ce qu'il avait dit aux parents :

– Tu tueras ton père, tu épouseras ta mère.

Ces mots n'imprégnèrent que peu la conscience du jeune Œdipe. Il se contenta de fuir Corinthe pour éviter de tels malheurs à ceux qu'ils considéraient, jusqu'à preuve du contraire, comme son père et sa mère.

Alors qu'il cheminait, perdu dans ses pensées, une voiture, tirée par un cheval lancé à toute allure, le frôla tant qu'elle le renversa. Furieux, le jeune homme plein de fougue, porta un coup mortel au cocher, un autre au passager qui voulait lui faire mordre la poussière. Œdipe, sans le savoir, avait tué Laïos.

Il faut croire qu'un malin génie s'ingéniait à tirer des fils



sacrément entrelacés, peut-être pour faire comprendre à l'oracle que les mots n'étaient jamais sans conséquence, qu'une fois dits, ils vivaient de leur propre vie. Toujours est-il qu'Œdipe délivra le pays d'un monstre terrifiant, un sphinx dont la tête était mise à prix. La récompense était de taille : Œdipe reçut Jocaste en mariage et en prime un trône et une couronne.

De cette union, de l'union d'Œdipe avec sa mère naquirent quatre enfants, deux garçons et deux filles. Après tout, tout aurait pu être pour le mieux – il était un bon roi –, si la vérité n'avait éclaté dans sa terrible cruauté. Ce qu'avait fait un devin, un autre le défit en révélant à Œdipe ses origines biologiques.

Et que disait le journal ? L'oracle ne pouvait s'empêcher de lire. Jocaste s'était pendue à la plus haute poutre. Œdipe, chassé de Thèbes, s'en était allé sur les routes, les yeux crevés, conduit par sa fille Antigone.

L'oracle, en parcourant l'article, s'interrogeait sur sa toute-puissance. Mais il était loin d'en mesurer les effets. Comment aurait-il pu se douter que, vingt-cinq siècles plus tard, dans d'ultimes ricochets, Jocaste et Laïos mourraient sur scène sous les applaudissements nourris des spectateurs ?

# RICOCHETS

Marie Lantier

Je m'appelle Pierre. J'ai longtemps roulé ma bosse. Je n'ai pas amassé mousse.

Je sais, c'est facile de jouer avec mon prénom...

Au début de ma vie d'adulte, j'ai survécu à l'inondation de Saint-Béat. J'habitais à ce moment-là au premier étage de la maison avec un ami. Au rez-de-chaussée étaient stockées toutes nos affaires : vêtements d'hiver, lave-linge, congélateur et provisions, photos et appareils photo... Accoudés au balcon nous avons vu partir en ballotant nos appareils électroménagers, vélos et mobylettes soulevés par une vague de 1.80 m et évacués en un rien de temps par la Garonne en furie. Il ne nous restait rien, si ce n'est notre travail, nos lits et quelques tee-shirts. J'ai cru ne jamais me remettre de ce traumatisme. J'ai failli me laisser couler. Mais ce jour-là j'ai découvert la solidarité.

Des bénévoles m'ont offert à boire, à manger, m'ont aidé à nettoyer la boue puante et visqueuse tapie partout dans la maison. Ils m'ont longtemps encouragé et permis de retravailler au plus vite avant que mon patron ne ferme hélas son restaurant.

Alors j'ai rebondi. Je suis parti « refaire » ma vie dans un autre village, loin de la rivière. J'ai retrouvé un travail à temps partiel. Et j'ai rencontré mon amie et sa fille. Nous avons uni nos solitudes et notre misère pour vivre une nouvelle aventure à trois. Marie écrivait des « piges » pour les journaux locaux. Pas de quoi fournir à une gamine une vie suffisamment attractive : Lilou ne travaillait plus à l'école et rêvait de vivre à la « ville », ce miroir aux alouettes.

Nous avons déménagé en ville dans un appartement moins cher mais moins décent.

Sans l'apport du jardin, le quotidien n'était pas très rose. Lilou avait de mauvaises fréquentations. Je suis allé l'inscrire au soutien scolaire gratuit organisé par une association et là j'ai rencontré une des personnes qui m'avaient aidé au moment des inondations. En discutant, j'ai appris qu'elle connaissait un restaurateur qui cherchait des employés. Je me suis présenté à cette auberge et j'ai enfin trouvé un vrai travail - fatigant, certes - mais bien rémunéré, dans un cadre agréable. Le rêve...

Petit à petit, mon existence s'est améliorée. Nous avons retrouvé un logement avec jardin où Lilou et moi cultivons des légumes extraordinaires. Elle a progressé et s'intéresse davantage aux études. Marie a retrouvé de la sérénité. Sur le long fleuve de la vie, j'ai rebondi plusieurs fois et j'ai enfin traversé...

L'autre jour, quand j'ai vu des bénévoles collecter de la nourriture au supermarché mon cœur s'est serré en pensant à ce que j'avais ressenti au moment des inondations. Et là, j'ai vu que je pouvais enfin rendre le bien qu'on m'avait fait.

J'avais assez d'argent maintenant pour offrir un repas à quelqu'un et je ne m'en suis pas privé. Ça m'a fait un bien fou. J'en profite pour lancer un pavé dans la mare. (Que celui qui n'a jamais joué avec les mots me jette la première pierre !)

Je voudrais dire à tous l'importance du geste de chacun envers les autres. Un geste parfois anodin : un sourire, un coup de pouce, un don, un repas, un encouragement, un partage, tout cela peut sauver des vies, faire ricocher quelqu'un vers l'autre rive, en l'éloignant du désespoir et de la solitude.

Pierre après pierre, grâce à l'humanité des gens, j'ai reconstruit ma vie. Pourquoi ne vous feriez-vous pas la pierre de quelqu'un d'autre ?

# D'UN CAILLOU À L'AUTRE

Jacqueline Lubin

Un regard flâne sur la surface d'une eau  
limpide, sereine, secrète et étrange à la fois.

Mémoire nourrie de confidences, de vœux et de secrets  
bien gardés.

Récolte d'une longue route.

Jaillie un jour de la glace ou du cœur brûlant de la Terre :

Premières respirations

Premières caresses sur les pierres rencontrées

Douceur et saveur d'une terre qu'elle emporte avec elle

Frissons et émois dans une valse au milieu des êtres de l'eau

Chaleur et lumières changeantes des astres

compagnons de voyage à jamais.

Petits et gros cailloux se laissent effleurer

et inlassablement lui ouvrent le chemin.

Le regard de l'enfant s'attarde

sur le chemin de l'école qui longe la rivière.

Sa main cueille le caillou convoité

l'enferme dans son poing serré.

Elle reconnaît cette force et ce pouvoir reçus de la nuit des  
temps.

Éclat de roche glissé dans le fond d'une poche

pour réapparaître le lendemain, vibrant dans le creux de sa paume fermée.

Et l'enfant, souffle court, poing fermé, sourire aux lèvres terminera sa course sans s'être arrêté une seule fois !

Sur le même sentier, il revient.

Ce rêve de faire bondir son caillou sur l'eau !

Les grands, eux, savent bien le faire !

De toute la force de ses quelques années

Le projette loin, loin devant...

Le caillou n'enjambra pas la rivière... pas encore...

Mais pour réponse, une trace offerte par la surface limpide comme un sourire qui effleure l'autre rive.

L'eau gardera la mémoire de cette vibration

La force et la puissance de ce petit caillou

Le sourire enjoué de l'enfant

Et poursuivra sa route...

L'enfant continuera la sienne.

Et des pierres et des cailloux, il en rencontrera.

Cailloux blancs, pour retrouver un chemin perdu.

Il n'aimera pas revenir en arrière, revenir au même point.

Il attendra un peu... le temps qu'il faut...

Prendra le risque de se perdre pour aller de l'avant.

Souvent, il sentira la douleur des tout petits cailloux noirs  
et piquants

venus se glisser à l'intérieur de ses souliers et s'incruster.

Mais poursuivra la voie, celle qu'il a choisie.

Si la déchirure d'un doute le blesse et l'envahit,

des pierres amoncelées,

déposées depuis des millénaires par des mains bienveillantes,

le guideront dans sa route pas toujours évidente à trouver.

Il y ajoutera sa pierre.

Le cairn s'embellira et grandira.

Lui aussi.

Il reviendra jouer au bord de sa rivière

les poches remplies de cailloux de toute sorte.

À chacun, il confie un secret, formule un vœu

dont la réalisation dépendra de sa réussite.

Parfois même il ne dit rien...

Il joue...

Position du corps parfaite, regard au raz de l'eau,

fort de toutes ses années et de sa longue marche,

il se lancera.

Et son caillou, si petit soit-il, rebondira sur le miroir de sa vie,  
une fois, deux fois, trois fois, quatre, cinq... jusqu'à atteindre  
l'autre rive.

Enfin !

Et comme depuis toujours,

lui reste le mouvement infini des ondes grandissantes

et la musique née de cette rencontre :

celle de l'eau, d'un caillou et d'une main qui a appris à le guider.

Un nouveau matin se lève.

Ses pas le ramènent au bord de l'eau.

Pas de caillou dans sa poche.

Mais dans sa main, large et puissante  
une petite main.

Dans l'autre petite main, un tout petit galet  
bien rond, bien doux cueilli sur le sentier.

Les regards se croisent. Des sourires jaillissent.

La petite main serre fort la grande.

L'autre s'ouvre pour laisser partir ce trésor,  
descendu des plus hautes montagnes,  
et qui rejoindra tous les autres...

L'onde en a frémi et leur a offert le plus parfait de ses  
cercles magiques.

# RICOCHET DE FINGAMOR

Lina

C'est une question de temps.

Je l'ai vu frapper de toutes ses forces dans le sac de boxe qui pend dans les airs.

Juste une question de temps. Elle frappe une fois de plus, la rage au ventre, les yeux ruisselants de larmes.

La guerrière s'essouffle vite, elle fume beaucoup, elle s'en rend compte mais elle tire sur ses cigarettes comme pour faire partir en fumée ses cauchemars, ses infâmes cauchemars remplis de démons.

Juste du temps, pour oublier la souffrance qui torture son âme meurtrie.

Et elle pleure, parce que c'est plus fort qu'elle, parce que ça remonte à la surface pour éviter d'exploser de l'intérieur.

Elle pleure toutes les larmes de son corps parce que la vérité c'est qu'elle n'oubliera jamais.

Le dégoût de la vie, le dégoût de vivre, la répulsion totale de tout donner pour du vide, du néant. Elle s'assied par terre contre un mur, elle se déteste d'avoir donné sa vie, vendu son âme.

Le temps ne reviendra jamais et elle le sait. Les regrets resurgissent, c'est l'esprit qui se détruit.

Alors elle recommence, elle frappe, sans jamais s'arrêter, le souffle coupé, le cœur à toute allure, elle frappe, en pensant à ce qui fait mal.



Elle sèche ses larmes, c'est le défoulement. Les sentiments sortent, elle hurle sa haine au monde entier. Elle veut se libérer. Elle enchaîne les coups, elle sort les armes qui se sont trop longtemps reposées au fond de son cœur.

Elle devient froide, elle devient forte et elle se relève.

Cartago (Valle del Cauca) Colombie

# AVENTURE EN ITALIE

Pierre Mansas

Tu le sais, si les collègues m'ont surnommé Rick Hochet, c'est parce que j'ai toujours su rebondir. Mais là, je me sens plus comme une boule de pétanque qu'un galet bien profilé. J'aimerais t'y voir ! Pendu par les pieds, les mains attachées dans le dos et la tronche à vingt centimètres du sol, prête à exploser sous l'afflux de sang trop important. Réveillé par un seau d'eau glacée, en face, ils sont quatre à me mater en ricanant. Mais dans l'ombre de ce qui a l'air d'être un hangar désaffecté, des silhouettes s'activent.

Les quatre gus, je les connais. À ma droite... non, je suis sens dessus dessous. À ma gauche donc, une brune de folie : Carla. Cent pour cent italienne. Bon Dieu ce qu'elle m'a mis. J'en ai connu des perverses, mais à te réveiller dans un hangar minable et pendu par les pieds, c'est une première. À ses côtés, un petit gros dégarni en sueur, fringué comme s'il sortait d'un musée 70's. Vu comme la brune lui caresse le crâne et la braguette, je pense avoir trouvé le lien qui unit mon guide et cette coquine. Les deux autres, ce sont les frères Tortellini. Ceux à cause desquels je me retrouve coincé dans cette bolognaise. Patrons de la mafia napolitaine et responsables d'un réseau de trafic de drogue vers Marseille. Enfin, c'est ce que le boss pensait lorsqu'il nous a mis sur l'affaire. En réalité, ce sont juste les petits cousins du patron. En Italie, tout est une question de famille. Bon, je vais pas te résumer les deux cents premières pages, t'es pas assez couillon pour commencer un bouquin par la fin. Donc les deux frangins, en costard, tirés à quatre épingles comme toujours. L'aîné, le brun aux yeux marron, est au téléphone et quand tu vois un Italien au téléphone, tu comprends pourquoi ils ont inventé le kit main libre. Le furieux bouge ses bras dans tous les sens. Il serait Chinois, je te dirais qu'il fait du kung-fu, mais non, c'est un rital, il parle. Le cadet, tu sais,

c'est le brun aux yeux marron. Lui, il me regarde un grand sourire aux lèvres, un bidon d'essence pendant au bout de ses doigts. Je me rends donc compte d'un détail : l'eau froide, elle sent terriblement l'essence. Merde, là je commence à sérieusement transpirer. Derrière mes ravisseurs, j'entends plusieurs portières se fermer. Il doit y avoir trois véhicules. Un mec s'approche du Tortelini et de son bidon d'essence, il lui murmure à l'oreille. Tortelini fouille alors dans sa poche et en sort un Zippo. Son sourire s'élargit, il l'allume.

Mama mia ! Cette fois, ton compte est bon Ryck. J'entends encore le patron à Paname : « Une petite virée en Italie aux frais du contribuable, ça ne se refuse pas ! Je vous le dis Ryck, si les responsabilités ne me clouaient pas à ce fauteuil, je foncerais avec vous. Et puis Biff et Crevette seront sur le coup avec vous... vous serez La Trinité en terre sainte là-bas ! »

La Trinité... après trois jours de chou blanc à Naples, on décide de se séparer pour aller plus vite. La bonne idée.

- Ciao le Français ! me dit Tortelini, me faisant revenir dans le présent.

Il arme son bras pour lancer son briquet, quand, dans un grand fracas, des tôles volent dans tous les sens. Son mouvement stoppe net, et pour cause, un bout de fer vole si fort qu'il tranche son avant-bras. À l'origine de cette pagaille, un énorme Range Rover noir dont sort une silhouette massive. Carla et son mac sont out, encastrés dans le pare-buffle. Le Tortelini manchot fuit dans une des voitures que je distingue maintenant. Le second frangin regarde la scène incrédule, ses bras ne s'agitent plus. Son regard se pose alors sur le conducteur. Un mastodonte de plus d'un mètre quatre-vingt-dix pour cent-vingt kilos. Des épaules larges à n'en plus finir, des avant-bras comme mes cuisses, un ventre rond, des joues remplies, une tignasse blonde et un air jovial. T'as vu dans le mille, mec, c'est Biff ! Il avance tranquillement vers Tortelini, prêt à en découdre. Les trois voitures se vident d'hommes de main. Je peux apercevoir le frère manchot repeignant l'intérieur de l'une

d'elles. Un homme tente de lui faire un garrot avec sa chemise. Bonne nouvelle pour Biff, ces hommes ne sont pas armés. Mauvaise nouvelle pour eux, il vient de voir l'état dans lequel je suis.

Le mastard se lance comme une boule de bowling dans un jeu de quilles. Cent-vingt kilos faisant preuve d'une rapidité et agilité surprenantes. Le prince de la tatane est en action, les bouffes pleuvent, les poings volent, des manchettes partent. Les rares fois où il est touché, il encaisse sans broncher. Des nez y passent, des coudes se déboîtent, des mâchoires craquent, des dents tombent. Le costard de Tortellini part en lambeau et sa chemise vire au rouge. Les coups par-derrière sont sanctionnés par des coups de tronche. Mais toujours la bonne humeur chez Biff, tel Baloo enseignant les plaisirs de la vie à Mowgli : « Il en faut peu pour être heureux, vraiment très peu pour être heureux. » Voilà que le tableau devient musical, chaque os fracturé devenant une note, composant une chaleureuse mélodie. Le concert fini, le compositeur vient vers moi, fredonnant. J'en écarquille les yeux. Je te le mets en mille, il fredonne le livre de la jungle.

- J'ai ça dans la tête depuis quelques jours, me dit l'ours voyant ma pomme. On l'a trop maté quand on était gosse. J'ai toujours la main ! me dit-il montrant son œuvre.

- Carlo Pedersoli n'aurait pas fait mieux, clamé-je.

- Normal, c'était un non violent.

Il passe derrière moi et me détache les mains. C'est alors que le moteur d'une voiture démarre et file à toute berzingue. Le manchot et son aide soignant. Baloo s'élançe vers son véhicule.

- Holà ! hélè-je. Détache-moi, on va les filer jusqu'à l'hosto le plus proche. On y fera sûrement la connaissance de « la familia ».

Demi-tour de l'ours, il dénoue la corde. L'atterrissage est moche. Sans aucun réflexe, je m'étale comme une merde. Ma tête dégonfle rapidement, mais impossible de me lever. Pour ne pas

---

1. Bud Spencer pour ceux qui causent pas italien.

perdre de temps, Biff me prend sous son bras et me pose dans le 4x4. Il désencastre les deux cadavres coincés dans le pare-buffle, et s'installe au volant.

- Tu ressembles à ces intellos... me dit-il amusé. La tête bien irriguée, mais le reste du corps zéro. Un souffle suffit à les faire tomber.

Évidemment, on les a perdus. Biff m'apprend qu'on est dans le port marchand de Naples. Je pianote alors le GPS et trouve trois cliniques privées dans le secteur. Mais une seule du plus haut standing. C'est là qu'on fonce, guidé par le seul Italien qui ne parle pas avec les mains.

La clinique est en effervescence. Tortelini doit donc être bien connu des lieux et de ses occupants. On profite de la confusion pour entrer. Tortelini ne va pas être difficile à trouver, nous jouons au petit poucet avec des gazes imbibées de sang. Dans une salle de repos, je trouve de quoi me changer. Je sens moins l'essence et attire moins l'attention.

À l'angle d'un couloir, merveille, on tombe nez à nez avec le chauffeur du manchot. D'un geste, Biff l'agrippe à la mâchoire et le cloue au mur.

- Quelle chambre ? m'empressé-je de demander.

Le mec ne parlera pas comme ça, il est forgé par la mafia. Biff ferme alors son poing gauche devant sa tronche. Il change de couleur et déglutit difficilement.

- 217 ! lâche-t-il en français correct.

- La famille va venir ?

- Non, ils ne sont pas ici. Il est en communication avec eux.

La masse de l'ours tombe sur le sommet du crâne du malheureux, il est dans les vaps. On le colle dans un placard à balais et direction la chambre 217.

La porte est entrouverte, on s'approche à pas de loup afin d'écouter la converse. Ça cause rital énervé, mais j'arrive à comprendre ce qu'il dit et rapidement la surprise doit se lire sur mon visage. Baloo m'empoigne le bras et m'attire plus loin.

- Qu'est-ce qu'il raconte le manchot ?

- Il dit qu'on rentre en France illico et qu'on est dans la mouise. Les cousins des Tortelini, ils siègent au Parlement européen à Strasbourg.

- Mais, on doit retrouver Crevette !

- On reviendra le chercher quand on aura fini. Il s'en rendra même pas compte !

# ANGÈLE

MCSolex

Il y a presque aujourd'hui cent ans, Angèle, jeune femme robuste aux bras solides et au sourire rare a débarqué de son Quercy natal, pour suivre son mari, petit homme frêle, au regard triste, dans la ville de Toulouse. Ils venaient tous les deux d'une campagne rude où la tourte de pain maison durait quinze jours et où les regards lancés avaient plus de poids que les mots.

Elle ne se souvient plus à quel âge ses parents l'avaient envoyée servir chez des paysans, ses patrons, juste un peu moins pauvres qu'eux. Elle avait été « placée » là pour garder les brebis et diminuer le nombre de bouches à nourrir.

Son tablier, ses galoches, son patois, elle a tout laissé là-bas. C'est loin maintenant, c'était hier. Aujourd'hui, Angèle découvre Toulouse. Elle sent, elle voit, elle veut une autre vie. Elle ne sait pas encore quelle couleur, quel goût son existence prendra mais elle ose un sourire quand elle descend de la micheline.

Les premières années à Toulouse, elle n'a pas levé le nez de ces petits ouvrages, ravaudages, reprises qu'elle acceptait de prendre pour amener un peu d'argent au ménage. Angèle déteste ces travaux de femme, mal payés et qui empêchent ses yeux de voir un bout de ciel et ses mains de toucher la terre.

Angèle a quitté son pays sans regret pour sa rudesse. Mais toucher, humer la terre lui manque. Son corps en souffre et souvent la conduit au bord des champs, le long de l'Hers, petite rivière où elle y fait des ricochets avec les galets, l'esprit revenu au bord de son ruisseau natal.

Aujourd'hui, Angèle a le sourire, elle a enfin trouvé un champ à louer, un grand champ qui descend vers l'Hers, elle s'y voit déjà. Elle en fera un grand jardin potager. Elle y fera pousser les légumes que sa mère plantait, d'autres également qu'elle a découverts sur les marchés toulousains, elle les vendra bien car ils sont nouveaux, à la mode comme ces légumes violets, les aubergines.


Elle recueille précieusement des graines, les échange avec les nouveaux maraîchers qui se sont multipliés depuis la fin de la guerre pour nourrir les nouveaux arrivants à la ville. Son jardin fait vivre maintenant les quatre filles qu'elle a eues presque sans s'en apercevoir. Tout le voisinage mais aussi des revendeurs du marché viennent lui acheter ses légumes. Elle ose même faire du porte à porte quand la récolte a été très abondante.

Le jardin est sa vie, elle y récolte ses joies, y sème ses espoirs, cache ses déceptions. Parfois, ses filles la surprennent le poing levé menaçant le ciel lorsque la grêle a détruit ses belles rangées de fraises. Le jardin est sa campagne retrouvée et la terre son oxygène quotidien. Elle ne rentre qu'à la nuit tombée fourbue et satisfaite.

À la maison, elle ne voit pas les miettes sur la table, le linge s'accumuler, elle ne sait pas où est rangé le fer à repasser. Dedans, c'est le royaume des filles, l'aînée surtout qui très vite a pris le relais. Angèle ne s'arrête jamais, elle est heureuse comme cela.


L'aînée, jeune fille vive, adroite, intelligente avait été remarquée par ses professeurs. Elle aurait dû aspirer à poursuivre des études. Seulement, elle a rencontré un jeune homme promis à un bel avenir professionnel comme on disait. Ils se sont mariés rapidement et elle est devenue femme au foyer. Elle a passé sa vie confortable à essayer d'être une épouse parfaite, une mère parfaite, une femme d'intérieur parfaite. Surtout ne pas ressembler à la mère !






De rares photos témoignent de la vie dans le jardin où régnait Angèle. Les filles d'Angèle les ont regardées avec leurs enfants et avec réticence ont raconté les corvées de ramassage de haricots verts sous le soleil, l'eau à puiser pour arroser les rangs si longs, les courtilières qu'elles avaient en horreur écrasées en bouillie et les vers à soie qu'elles élevaient dans le mûrier. Heureusement pour les petites oreilles, maintenant il y a des supermarchés et mieux des marchés bio pour acheter tous les légumes sans se fatiguer.

Angèle ne saura jamais qu'une de ses petites-filles est partie vivre à la campagne, abandonnant ses études à 18 ans et laissant ses parents sidérés devant leur enfant si déterminée.



Éteintes les lumières de la ville et stoppée la valse consumériste pour une vie brillante aisée : la jeune fille venait de rencontrer un agriculteur qui avait fait naître en elle un désir d'espace, de vie vraie au plus près de la nature.



Angèle n'aura pas lu la fin de l'histoire, ni vu la roue tourner en boucle, ricochet de la vie !

# LES GOÉLANDS N'AIMENT PAS LE CHOCOLAT

Miss Paramount

Je m'appelle Johan.

J'ai parcouru la campagne, les montagnes, les rues pour arriver dans ce petit village. Un porte à porte consciencieux et ardu m'a permis de trouver du travail. Je suis garçon fermier. Bon à tout faire. La famille Petidu m'a accueilli, il y a un mois. Mon travail contre le gîte et le couvert.

Ma première occupation, « va traire les vaches, fainéant », forcément, à 5 heures du matin que voulez-vous que je fasse. Après un petit déjeuner, morceau de pain dur que j'aurais eu honte à donner aux oiseaux et peur qu'ils ne s'en étouffent, jus de chaussettes à peine tiède servi dans une tasse ébréchée et mal lavée, le patron me fit visiter mes appartements. Rez-de-chaussée en terre battue, jonché de merdes de poules et autres volatiles, envahi de détritrus variés et de matériaux rouillés par l'humidité ambiante, de machines bonnes à jeter. Sur la droite, un escalier bouffé par les termites dessert le premier étage. Quelques marches plus haut, sur la mezzanine, je déposai mon mince baluchon et ma veste rapiécée dans la grange à foin. Une odeur verdâtre et âpre me prit les narines. Mes yeux aperçurent un rat mort, sec. Un chat doit venir se soulager ici. Tout cela ne doit pas gêner le tapis de chauve-souris qui recouvre les poutres poussiéreuses.

Pas le temps de s'attarder, je rejoins Monsieur pour atteler la charrue, les bœufs. Une marche de plusieurs kilomètres, cliquetis rythmés par mes sabots sur les pierres grises et nous arrivons aux champs. Pas de pause reposante, désaltérante, réconfortante pour moi, pas de nourriture pour me donner des forces. Juste bon à transpirer à grosses gouttes, à trimer comme un âne sous une pluie de quolibets, de réflexions désobligeantes et de remarques rabaissantes.

« Va, bon à rien, regarde ce que tu fais, je t'ai appris comme ça ! Tu fais n'importe quoi, fainéant ! Travaille au lieu de regarder les oiseaux... » Je préfère ne pas tout entendre ni répéter. Ça me fait trop mal.

Les foins, la traite, la cueillette des fruits, des légumes, le nettoyage des écuries, du matériel, la distribution de la nourriture aux bêtes de basse-cour. Je ne vais jamais assez vite. « Fainéant, nul, bête comme tes pieds » résonnent dans ma tête. Alors le soir quand tous sont couchés, je marche vers le lac.

Assis devant cette immense et douce étendue d'eau, je crie ma colère. À voix haute, je hurle ces mots qui me brisent la poitrine.

« T'es nul » « Imbécile » « Bête » « Fainéant » « Bon à rien » « Tu ne comprends rien »...

Les lettres se détachent et virevoltent, courent à la surface. Leurs puissantes vibrations forment des ronds dans l'eau. Et plongent, touchent le fond et s'évanouissent pour s'enliser dans la vase compacte.

Du moins c'est ce que j'imaginai.

Ce soir-là, ma colère est plus vive. La dure journée que je viens de vivre ! Sortis de ma bouche, les mots ricochent violemment, plongent dans un fracas insoutenable, et meurent asphyxiés par la vase.

Une lumière blanche, éblouissante, éclaire le fond du lac et remonte à la surface. Un immense rayonnement de paix m'envahit soudain. Les mots « boomerangent » dans ma bouche pour rebondir dans mes pensées.

« Tu es capable » « Intelligent » « Belle personne » « Travailleur » « Conscientieux » « Meilleur collaborateur ».

La légende raconte que Marie, la jeune fille qui habite le lac, est une magicienne, une bonne fée. Elle attire les âmes en peine, comme la mienne. Elle utilise leurs vilaines colères, est friande de

leurs mots grossiers, de toutes les critiques destructrices. Elle les transforme en breuvages de mots gentils, de paix, d'attention, de douceur, de bonté, de bienveillance. Cette mixture spéciale surgit dans tes pensées, les intègre pour te rendre plus fort face à l'adversaire. Elle est belle Marie. Si belle et gentille qu'un soir j'ai voulu la rencontrer pour la remercier.

J'ai quitté le patron vociférant qui passait ses journées à dégueuler des insanités, des méchancetés sur moi. Ses mots me salissaient, me pourrissaient de l'intérieur, faisaient de moi un être vivant de putréfaction, rempli de doutes, vide de confiance.

J'ai marché paisiblement jusqu'à Marie, un soir de soleil couchant. Sans réfléchir, j'ai pénétré l'eau douce et fraîche. Mes pas décidés me rapprochent de Marie. Je manque d'air, d'oxygène. Je suis rempli d'amour, enveloppé de lumière, de couleurs. Je flotte dans cet espace qui sert de maison à ma bien-aimée salvatrice. Elle occupe ses soirées à tourner, avec une grande cuillère de bois, les mots méchants, blessants transmis pour les transformer en belles paroles, en belles pensées qui viennent fleurir et embellir les esprits des petites gens. Lesquelles repartent le cœur léger, apaisées, fortes pour accomplir les travaux, aborder les rencontres le lendemain jusqu'au soir venu, où elles se retrouveront au bord du lac.

Je suis aux côtés de Marie durant de doux jours. Calme et serein.

« Alors on se souviendra que je me suis noyé sans toi. »

## Morgan

Rire par grappe au temps qui passe, irrésistible.

Irrésistible beauté des boucles dans ton cou.

Coup de cœur qui nous fige les os,

Ose-t-on d'ailleurs se perdre dans ces coins

Coing en gelée et mon cœur en hiver

Hiver qui se dresse et capitule face à l'été

Étais-tu là. Seras-tu là. Têtue.

T'es-tu aperçue de la blessure du silence

... Silence...

# ET DES RICOCHETS DE POUSSIÈRE

Véronique Palacios Salle

Juin 2016, Pointis-de-Rivière

Un câble de fer  
Fermement enserre  
La haute Tour de guet du douzième...

Aux premiers signes d'ébranlements extrêmes  
Quelques secousses, rien de méchant,  
Sous la pression le câble cède  
Je jubile... ironiquement.

Car...La Tour bien dressée résiste  
Elle en a connu des tremblements  
Depuis tout ce temps qu'elle existe  
Aux faveurs des siècles et des vents.

Des badauds vautours implicites  
Assistent à sa destruction.  
Il en faudra des essais multiples  
Pour faire ricocher les pierres sous la pression.  
Les premiers flots de souvenirs dévalent  
La piste de ma mémoire toute triste.

Je me souviens d'une petite gamine  
S'amusant sur les rives de la Garonne,  
Un œil rassuré sur la Tour qui culmine  
Point de repère, solide tour de ronde...

- Laissez-moi donc cette Tour, vous avez déjà rasé les  
maisons autour... !

Ce sera tout pour aujourd'hui  
Pas prête à tomber ce jeudi-ci.

Les clichés instantanés  
S'inscrivent pour la postérité,  
Au creux de ma mémoire chagrinée,  
Devant ce quartier « Campaouan » défiguré...  
Quelques jours supplémentaires  
Emportent le premier tiers  
Dans les roulements nécessaires  
À l'inexorable chute des pierres...

Après plusieurs semaines acharnées  
Ma Tour est complètement décharnée,  
En bas, ces amas de cailloux  
Des pans du mur tombés partout...

- Tour de guet

Ce n'est pas gai de te voir détruire, tu sais !

Et puis, cet ultime tas de pierres

Aux couleurs chaleureuses

Reflétant la lumière

D'une âme si malheureuse.

Le flot de ma mémoire se resserre

Sur cet horizon élargi

Ce vide et ce silence par terre

Dans tout l'espace livide, abasourdi.

- Ne cherchez plus la Tour à cette adresse, aujourd'hui !

La chasse aux Pokémons ne se fera pas par ici !

Le quartier du Campaouan

A perdu ses charmes d'antan.

Les rires, les jeux, les joies, les partages,

Se sont éparpillés au fil des images.

Plus rien ne sera comme avant

Sur cette petite place de village

Et même mon âme d'enfant

Qui doit tourner une page.



Emportés au loin dans le vent  
Juste quelques ronds dans l'eau,  
De légers ricochets de poussière  
Mais plus jamais de tour tout là-haut.

Lundi 15 août 2016



# JABKA

(ricochet ou grenouille)

Раша

Dans mon pays coule le Dniepr

Quand il fait chaud à Tshernigov  
je descends jusqu'à la plage

et là, à l'ombre des bouleaux  
je rêve de longs voyages

Alors je cherche une pierre plate et ronde comme la Terre  
ou la Lune quand elle est pleine

et j'embarque sur ma « Jabka »  
en quelques sauts,  
vers d'autres rives...



# L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DES CHOSES

Silvie Piacenza

Dimanche, nous avons croisé J. Elle a dit qu'elle était en mode vigilance ++. À cause des poules de sa voisine absente et du renard qui rôde toutes les nuits. De la renarde, a-t-elle précisé. Qu'elle entend depuis son lit. Avec ses petits, a-t-elle souligné en tournant le dos. Qu'il fait mauvais, a-t-elle ajouté en regardant le ciel blanc, brûlant, je retourne au canapé. Puis, nous avons rencontré F. que tu n'appelles jamais F. mais T. Lui, ça le fait marrer. J'ai demandé des nouvelles de sa femme M. dont tu te souviens, elle, qu'elle s'appelle bien M. et non G. ou L. F. a répondu qu'elle n'était pas en forme, un truc urinaire, s'est-il cru obligé de rajouter. Moche, mais pas grave, alitée depuis hier. Elle s'en relèvera, M., c'est pas le tout, faut que j'aille voir ma mère, a-t-il dit précipitamment avant de se diriger vers sa voiture. Alors nous sommes rentrés à la maison. Elle était fraîche. Et c'était tant mieux.

Dans la nuit j'ai fait un drôle de rêve. Juste avant de me lever pour aller aux toilettes. J'ai rêvé qu'il me fallait faire répéter tous mes intercotuteurs. Plusieurs fois de suite avant que je ne les comprenne. J'deviens sourde, ai-je dû leur dire en riant, comme pour m'excuser. Et pendant la pause pipi nocturne, j'ai pensé à M. En plein milieu de la nuit, c'est la première fois. En me recouchant, tu m'as demandé, t'arrives à dormir, toi ? J'ai dit oui et je me suis rendormie.

Le matin, au courrier, il y avait parmi plusieurs lettres une qui m'était adressée. Personnellement. En l'ouvrant j'ai découvert une proposition qui m'engageait à aller faire un bilan auditif à la ville voisine. Gratuitement. Je ne sais pas si j'ai hésité avant

de tout mettre à la poubelle, mais c'est sûr qu'à ton réveil, j'ai tendu l'oreille pour vérifier que je t'entendais bien. Oui. Comme d'habitude. Je t'entendais. Cinq sur cinq. Tu m'as raconté ta nuit. Comment elle t'avait semblé longue et sans sommeil. Au point de te retrouver à quatre heures du matin, les fenêtres grandes ouvertes à lire sur le canapé. C'était bien, as-tu ajouté, c'était calme et frais à cette heure-là. J'ai même entendu le renard. Oui, le renard. Et une chouette hululer. La renarde, ai-je pensé. La renarde et ses petits. Mais déjà tu enchaînais sur ton rêve, le drôle de rêve que tu avais fait quand, vers six heures, tu avais rejoint le lit pour enfin t'écrouler. La montagne, disais-tu, était une autre montagne, plus haute, plus escarpée, que celle que nous avons devant chez nous. La maison était la même, à part le toit transformé en terrasse d'où je scrutais le ciel qui menaçait au-dessus du relief. Puis un énorme tronc s'est abattu sur la grange qui s'est effondrée, et là, j'ai pris les enfants, qui étaient encore petits, pour les monter sur le toit terrasse et les mettre à l'abri derrière un muret. Les troncs pleuvaient, des pierres pleuvaient, et arrivait une énorme vague de troncs et de pierres, de boue et de rochers, comme un tsunami. Un de nos enfants avait le pied coincé dans un seau. C'était terrible.

Là, nous avons repris une gorgée de café. En silence. Et moi, ai-je demandé, étais-je dans ton rêve ? Oui, mais tu n'étais pas avec nous, tu travaillais dans le bureau, je t'ai donc crié d'aller te réfugier à la cave. Heureusement que je n'étais pas complètement sourde, ai-je pensé. Je me suis réveillé juste avant que la vague ne s'abatte sur la maison, t'ai-je entendu murmurer.

Dans l'après-midi, la voisine a fait grincer le portillon de l'entrée. Parce qu'il y avait un bruit suspect dans le jardin, comme si ta chienne chahutait une poule, a-t-elle dit. Une poule ? Nous n'avons pas de poule, elle-même la voisine n'a plus de poule, le voisin d'en face en a quelques-unes enfermées dans un poulailler. S'en était-elle échappée cette jeune poule que la chienne s'excitait à vouloir attraper ? Elle était réfugiée derrière un buisson, et je suis allée mettre des gants pour la récupérer. Mal en point, des plumes

arrachées, la peau toute mâchée, elle s'est laissé faire. En sortant du jardin pour aller sonner chez le voisin d'en face nous avons croisé S. le voisin d'à côté. Est-ce que tu as des poules, toi ? lui ai-je demandé en serrant la poule entre les mains. Non, a-t-il répondu un sourire serré entre les lèvres, j'en ai déjà bien assez avec les chats. Chez le voisin d'en face, il n'y avait personne. J'ai remercié la voisine, je suis rentrée chez moi, j'ai déposé délicatement la poule dans un carton avec un peu d'eau, hors de portée de la chienne. J'ai trempé son bec dans l'eau. Elle a bu un peu. Elle a bougé un peu. Puis elle est morte.

C'est une poule faisane, as-tu commenté à ton retour en ouvrant le carton, une jeune. Puis, je ne sais pas pourquoi, tu as ajouté, une que le renard n'aura pas ! J'ai pensé à la renarde et ses petits et tout ça a continué de ricocher dans ma tête tandis que j'attrapais un seau en me demandant où est-ce que j'allais bien pouvoir aller la balancer.

# RIS' COCHER DE MA VIE !

Irène Picard

TUMEUR – tu meurs de peur – peur du vide – vide d'espoir  
– espoir de guérison – guérison de l'esprit... et du corps – corps  
meurtri – meurtri hier – meurtrière-fenêtre sur le jour – jour  
d'après – après la maladie – le mal a dit – distances à parcourir –  
courir après le sens – sens de la vie – vitesse – esprit – pris – prise  
de parole – parole à partager – partager ses peurs – peur du noir,  
de la maladie, de souffrir... – souffrir de ne pas savoir – savoir  
aimer – aimer l'autre – autrement – mensonge – songe d'une nuit  
d'été – été meurtrier – trier ses amis – amicalement – mental  
– talon – allons voir ailleurs... mais où ? Oubli de soi – soie de  
ta peau – peau de vache – vacherie – riz blanc – blanc d'hôpital  
– tal una historia – storia di amore – mort – mords la vie – vide  
–décide-toi – toile du ciel – ciel d'azur – assurément – membre  
mutilé – utile... futile... gracile – cil – il – île de Pâques – parce que  
– queue de comète – mets-toi là – là haut – haussement d'épaule  
– Paul – Pôle Sud –sue... sous le soleil de Satan – ça tend – tendre  
–redresser la tête – tête qui pense – panser mes blessures – sûre  
de moi – moi-même – m'aime – même pas peur ! Plouf...OUF !

# RICOCHER

Claire Prionx

Mais ?

Qui m'a ramassé et pourquoi ? J'étais bien, moi, au milieu de tous les autres, sur la rive. On était tous ensemble, on bougeait peu, c'est vrai. Parfois, l'un de nous roulait de quelques mètres, au gré des pas d'un promeneur. Jamais bien loin. Mais dans l'ensemble, nous gardions longtemps nos voisins, nous nous frottions les uns contre les autres pendant des éternités.

Alors, pourquoi moi ? Pourquoi m'avoir ramassé moi, m'avoir élevé à cette hauteur vertigineuse ?

Oh, ce n'est pas désagréable au début. On se dit « chouette ! Que se passe-t-il ? Je suis plus haut que tous ! Le plus haut ! Il va sans doute m'arriver des choses formidables ! ».

J'ai vite déchanté, car la main qui m'avait soulevé m'a soudain jeté, projeté de toutes ses forces vers l'élément liquide qui était là, de tout temps, bien calme au bord de nous.

J'ai longtemps rasé la surface, revivant en pensée tous les instants de ma vie, les tempêtes, les jours de soleil ardent, les chamboulements, rares heureusement, lorsque des pas ou des véhicules nous écrasaient.

Puis j'ai heurté la peau de l'eau. C'est une sensation étrange. En même temps résistante, mais souple, cette matière donne envie de s'y enfoncer, mais on y rebondit. J'ai rebondi. Une fois. Deux fois. À chaque fois, j'entendais des cris derrière moi, des cris de joie qui comptaient mes rebonds. Trois fois. Cela finirait-il jamais ? Allais-je rebondir pour l'éternité ? Était-ce là ma nouvelle condition ?

Quatre fois. Cinq fois. La voix derrière moi exultait. Six fois. À chaque fois, ma rencontre avec l'eau faisait des vibrations, des ondes sur sa peau. Je commençais à m'y habituer.

Sept fois. Mes rebonds se faisaient de plus en plus petits, de plus en plus proches les uns des autres.

Jusqu'à ce que...

Enfin je perce cette carapace !

Enfin voir ce qu'il y a dedans, dessous !

Ce fut un beau voyage. Les couleurs, les sons, les odeurs, tout différait de mon séjour terrestre. D'étranges êtres peuplaient cet élément. Ce n'était donc pas une légende ? Parfois, parmi nous, certains parlaient de « Poids-sons », d'êtres, pourtant muets, qui sortis de l'onde, suffoquaient avant de mourir sur nous et de se dessécher au soleil. Je les voyais maintenant dans leur environnement naturel, beaux, mobiles, nobles. L'un d'eux essaya même de me gober, mais par bonheur, il ne put me rattraper.

Enfin, le fond. Là, je me suis posé, sans rebondir une seule fois, tout en douceur.

Là, voilà... je retrouve mon calme, mon intrinsèque immobilité minérale. Ouf, fini les envolées dans les airs, le planage au-dessus de l'eau, la surface où rebondir, s'enfoncer, fini le voyage aquatique, je suis enfin posé.

Tiens, mais je ne suis même pas seul ! Là, à côté de moi ! Un frère ! Une sœur !

J'ai eu peur ! Si peur ! Mais maintenant que je suis là, c'est différent, tout change, les sons sont étouffés, il fait plus sombre, les odeurs... c'est différent, mais pourtant je ne suis pas mal, là, puisque j'ai retrouvé certains des miens, petits cailloux millénaires arrachés à la rive, projetés dans le lac par d'innocentes mains.



# RICOCHETS

Christine Seguin

J'ai.  
plic.  
perdu.  
plic.  
la mémoire.  
plic.  
de moi.

J'ai perdu la  
mémoire de moi  
plic

Galet coule ? Faux !!!

Par mon corps transpirant de bonheurs précédents, par rencontres fortuites d'amitiés positives, par osmose d'amour au gré du vent du jour, ce qui était galet est jolie pierre ponce.

Et les milliers de bulles en vide pétillant de ce caillou flotteur m'entraîne vers demain, le rond se refermant ne m'a pas engloutie, et même si c'est peu, je suis ce que je suis.

Envie de vie.

Juillet 2016

## SHORT SCORIE

Taïga

**R**eçois sans cri le choc chic de cette hostie écrite au recto  
à l'encre amère,

**S**urtout ne dis rien qui puisse fâcher la messe ;

**I**mplacables seront les ires d'avoir tiré les chicots des  
choristes, tu pâlis :

**T**rouve la sortie et souris au rite corseté.

**C**roire l'écho des corps en croches cadencées,

**É**mus, ils résonnent étirés par l'errance d'aïeux contagieux.

**O**ser un jeté d'orchis parmi l'osier scotché obliquement dans  
l'eau ;

**H**élas, tant de choses restent cachées sous les bâches.

**C**et escroc au crochet triche pendant que les écrits cirés  
sèchent sans casser.

**C**rétois côtiers croisant des roches aux torses de chiots  
hérissés.

**H**éros qui hoche la tête et toise l'hôte dont il va scier les  
côtes à la hache,

**Ô**te les restes que tu tries pour siroter ses os.

**É**ros échoit tout rôti dans l'eau qui, irisée, ose rester et

**G**rie pendant que son récif se laisse caresser.

**T**ouche de trois bons de pierre plate le torchis apprêté,

**I**nscrivant des sortes de stries, prose irréfléchie,

**S**urface de récits croisés qui, étalée, paresse,

**R**iant du côté léger des virtuoses à terre.

# LA BAIGNOIRE TISSÉE

Élise Vandel-Deschaseaux

Je n'ai jamais su lancer ces doux cailloux plats qui font des ronds dans l'eau. La vallée où j'ai grandi en regorgeait pourtant. Et en son creux, la Bienne n'offrait aucune résistance. Sous sa surface émeraude de rivière moussue, coulaient des eaux calmes et poissonneuses qui n'appartiennent à personne et profitent à tout le monde. Gosse, j'y passais

les étés à nager,

les automnes à décalquer les taches de rousseur des arbres sur ma peau,

les hivers à me luger sous les pampilles de glace,

les printemps à recueillir au creux de ma main les larmes fondues de la Roche qui pleure.

Je m'essaie plus volontiers à lancer les mots. Ils retombent partout. Passer la surface abrupte du réel et décortiquer le monde en l'empoignant d'une main, comme une crevette cuite que je m'apprête à déguster, en soulevant sa carapace transparente, ses pattes séchées et sa tête poisseuse. Que les mots bondissent et rebondissent d'un paragraphe à l'autre, d'un point à une majuscule, d'une espace au mot finissant - et se fraient un chemin sur l'écran liquide. Je jette des mots sur le rivage. Kafka et Murakami sont postés en face, aux aguets d'un ricochet léger, franc et habile, celui qui dessine des ronds sur la feuille et débite ses mots par flots. En décochant la phrase titre, le débit du poème s'est accéléré.

## Une rivière - La Bienne

Une poche d'eau éternelle et verte  
que caressent  
les branches des saules pleureurs

où mouchent les truites  
où fraient les ombres  
où glissent les araignées d'eau  
où dansent les moustiques

quelle est-elle, la fuyante eau venue se repaître ici

dans le gour caché aux curieux  
où les moines descendaient l'an mil  
depuis la chapelle du dessus  
le liquide doux bruni par les pierres  
troublé par les sauts des enfants  
devient coton au contact des mousses,  
des toiles d'arachnides  
troublant abysse au bout du chemin de terre

# LA ROSE BLANCHE, LA ROSE JAUNE ET LA ROSE ROSE

Eve VILLENAVE-PHILIPSON

La Rose Blanche  
Première du Nom  
Vit sa vie défilier  
Un rigoureux mois de février

Elle qui avait vécu  
Une vie si Délicate  
Aux teintes Douces et fades  
Laissa un peu perdue  
Involontairement ingrate  
La Rose Jaune, alors en pleine croisade

La Rose Jaune  
Épuisée de cet abandon  
Mit du Temps à s'épanouir  
Et le Sourire à revenir

Il est vrai que le moment tombait mal  
Son deuxième Bourgeon venait juste d'éclore  
Impatient de voir le Monde  
Et lorsque le sort de Rose Blanche fut fatal  
L'arrivée de Rose Rose ne fut pas indolore  
On chantait des berceuses, mais on creusait une Tombe

La Rose Rose  
Riche de cette Histoire pesante  
A des Racines Puissantes  
D'ailleurs Rose Jaune jusqu'aux Aïeux les lui vante

Elle voit la vie comme Édith  
Le Climat lui semble Bienveillant et Doux  
Pourtant un Orage gronde au loin  
Il faut faire Vite, Vite  
L'Histoire se répète ? C'est Fou ?  
Rose Jaune doit rester Forte, Rose Rose en a besoin

La Rose Rose a un Secret  
Qu'elle ne veut plus garder  
Plus qu'un Secret c'est une Peur  
Qui lui broierait le Cœur

Rose Jaune est son Soleil  
Elle doit changer l'Histoire  
En affrontant tous ses démons  
Que serait une Rose sans Soleil ?  
Il y a une Chose que Rose Jaune doit savoir..  
Regardez bien, Rose Rose a un deuxième Bourgeon.

À ma mère Jacqueline ; à ma grand-mère Rose ;  
à mes Bourgeons  
Nous sommes toutes des Roses  
Écrit le 4 février 2016

## RICOCHETS DE ROSES

Jackie Villenave-Pailhas, alias Rose jaune

Petite réponse ricochet à ses chéris

Blanche fut ma grand-mère,  
Liée à son Germain  
Anéanti,  
Nul ne sait  
Comment elle a aimé son  
Homme  
Éperdument.

Rose Blanche, son 1<sup>er</sup> ricochet, était la plus douce,  
Ornant le jardin de mon cœur,  
Sagesse éternelle,  
Elle a fait mon bonheur.

Rose Blanche disparaît un vilain jour de février...

Rose jaune, son ricochet, est désemparée.  
Oublier, elle ne peut, car en même temps naît son 2<sup>e</sup> ricochet.  
Savoir sa mère morte et mettre au monde sa petite fille,  
Elle mettra longtemps à accepter.

Rose jaune, aujourd'hui, est à son tour  
Obligée de prendre  
Soin d'elle, la maladie est là, pour ses ricochets,  
Elle va faire le maximum.

Rose Régis, est son poupon, 1er ricochet  
Oublié un temps dans la tourmente, pourtant il est  
Solaire, sensible et elle le veut solide, serein...  
Elle sait qu'il lui ressemble, il doit se préserver pour ses 2 ricochets.

Rose Rose est sa poupée, 2<sup>e</sup> ricochet  
Oh quelle destinée,  
Savoir tout cela en février,  
Elle va inverser le destin !

Rose Alice , 1<sup>er</sup> ricochet de Rose Rose est un trÉsor,  
Ouvrant son petit cœur,  
Sa gaité est merveilleuse,  
Elle fait pétiller la vie.

Rose Bourgeon est déjà là ! 2<sup>e</sup> ricochet de Rose Rose ...  
Œuvrant dans son petit nid,  
Sa venue est belle annonce ce mois de février,  
Et illumine déjà nos vies, maintenant ricochets joyeux

8 février 2016





Mise en page : Silvie Piacenza  
65 370 Sacoué